

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

D'AUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : O. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

6, Place des Terreaux, 6
LYON

POUR LES INCENDIÉS DE LA BUIRE

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS

Lire à la 2^e page

LA

BRASSERIE DU COQ NOIR

Silhouette de Victorine

LA TOUTE PETITE

POUR LES INCENDIÉS DE LA BUIRE

Un sinistre vient d'éclater : le feu a détruit les ateliers de la Buire. Quatre mille ouvriers sont sans travail.

Tandis que des bandes imbeciles hurlaient sous nos fenêtres, nous apercevions cette leur lugubre, les clameurs édiotes des souteneurs d'Elodie Valliois et autres Marguerite la Nantaise, nous laissant indifférents, mais cette flamme, cette flamme qui montait toujours, nous remplissait de terreur.

Depuis lors, les journaux sont pleins de détails navrants. Ce n'est pas seulement l'usine brûlée, c'est le travail arrêté, cette chose terrible : le chômage.

Il faut avoir vécu de la rude vie de l'ouvrier. Il faut avoir traversé l'atmosphère brûlante de l'usine ; il faut avoir soulevé le marteau ou poussé la lime, pour savoir ce qu'il y a d'ançoises, de douleurs vraies, de larmes amères dans ce mot : le chômage. C'est le logis sans feu, c'est la table sans pain. C'est le petit qui pleure, la bouche béante, sous la mamelle vide. L'homme rentre, le front baissé, l'œil perdu dans une stupide fixité ; sa femme le regarde ; elle comprend : Rien. La misère s'accouple à l'ennui. Et la faim, l'horrible faim, cette consillère des mauvais jours, entre, sous la porte mal close, avec la bise éprevenant du nord.

Pou à peu on porte au mont-de-piété les meubles inutiles — mais y a-t-il des meubles inutiles dans les mansardes d'ouvriers ? — puis les souvenirs, la robe à grand ramage de la grand mère, relique que l'on baise pieusement ; puis le manchon et le boa, ces coquetteries de l'hiver, puis les boucles d'oreilles et la broche, ces coquetteries de tous les jours — enfin, l'anneau nuptial !

Ainsi s'en vont, un à un comme les perles d'un chapelet ces pauvres objets amassés avec tant de peines et tant de sacrifices. Un matin on engage un matelas — le dernier — le mont-de-piété le refuse : il est trop vieux !

Il ne peut pourtant pas tendre la main cet homme qui a l'air d'un ange et qui a tant travaillé. Un front sillonné par les rides, que le labeur y trace, ne se montre au passant que baissé presque honteux. Implorer la charité, mais c'est la mort morale. C'est le dernier abandon, l'abandon de la dignité, on lui préfère l'abandon de la vie.

C'est ainsi que dans ces tristes chambres dénuées, on dépose un réchaud et qu'on l'allume, et qu'on meurt : L'homme, la femme, les petits...

C'est horrible, n'est-ce pas. Il y a aussi les jeunes filles, les chastes jeunes filles du peuple. Frappées par le désastre, elles descendent dans la rue, les yeux rouges. Un ignoble drôle, avide de virginités certaines, les suit, les accoste, leur dit d'abominables choses, dans un rictus démoniaque. Elles ont faim, et il leur offre à souper, elles sont belles et il leur offre des parures. La séduction sous toutes ses formes, les ensorcelle, les entoure ; s'insinue dans leurs cœurs, d'autant plus attendris qu'ils souffrent !

Toutes les angoisses sont réservées à ces familles prolétaires, frappées soudainement par le feu.

Nous ignorons ces choses, nous, les heureux de ce monde. Nous, qui ne voyons dans l'incendie que l'apothéose grandiose de la flamme qui grandit. Nous vivons dans des maisons splendides, nous foulons des tapis, nous effeuillons des roses, nous chiffonnons des femmes. Est-ce à dire que cette vie éternelle a été en nous tout sentiment humain ? Est-ce que le cœur ne bat plus quand le champagne coule dans la coupe ? Dans le tourbillon de plaisir, sommes-nous devenus insensibles aux souffrances de nos frères ?

Non ! Certes, ce malheur n'arrêtera pas les turbulents, les drôles, les amateurs de tapage nocturne. Les gommeux, avides de casser des vitres, pour faire oublier que leurs semblables, en 1870, n'étaient pas capables de se faire casser la tête ; les petits meneurs, gens dans leurs commerces de chair blanche ; les ouvriers interlopes des

cabinets de nuit ; ces bandes hurlantes et protestes, marchant à la queue-leu-leu, comme des habitués de maison centrale ; ces infâmes, ces crevés, ces souteneurs que Grévin appelle des putrés — continueront leur charivaresque tapage : Peu nous en chaut !

Il nous plaît même d'ouïr leurs inepties et d'écouter leurs provocations belliqueuses. Ces êtres au front fuyant, au cerveau incapable de loger une idée ; ne se laissent point toucher par les calamités publiques : Ah, bonse ne pleure pas. Ceux qui vivent dans la fange n'ont point souci de ce qui passe dans l'azur.

Aussi, n'est-ce pas à ceux-là que nous nous adressons.

C'est à l'étudiant, mais à l'étudiant vrai, à cet étudiant qui feuillette un code, ou dissèque un cadavre, à l'homme d'étude épris de son art, connaissant mieux le chemin de la clinique que celui de l'assommoir, à cet étudiant enfin, à qui je criais : Bravo ! il y a trois semaines.

Nous nous adressons encore à l'ouvrier épargné ; à celui qui rapporte la paye entière de sa quinzaine, au bûcheur, dur à la tâche, qui ne connaît point la taverne de nuit, qui aime ses petits, et sa femme et qui, hier, regardait dédaigneux, en haussant les épaules, les idiots, promenant par la ville, leur bêtise écumante et leur inutilité fangeuse.

La France est le pays de la générosité. La France sait donner. Lyon surtout. Depuis longtemps, nous n'organisons de souscription que pour les souffrants des pays voisins : les inondés d'Espagne, les sinistres de Chio, les malheureux d'ailleurs. Pour une fois, songeons à nous : nous avons nos pauvres.

Ce ne sont pas des mendicants, ce sont des malheureux ; ce sont des amis qu'un malheur frappe.

Que nous mains s'étreignent dans un même sentiment de solidarité.

Et disons-leur, avec Henri de Bornier :

« Prends l'or de mon travail, il deviendra prospère ;

« Prends l'or de mes plaisirs, il deviendra cré. »

E. DESCLAUZAS.

LE NID

A M^{lle} Marie GILLON.

Le doux mot de mai vient de naître ;
L'air est fait d'amoureux frissons.
Elle regarde à sa fenêtre,
Le grand parc tout plein de chansons.

Les cheveux dénoués, songeuse,
Drappée en son peignoir léger,
Elle suit la voix tagareuse
De quelque oiseau passant.

Elle le voit, rasant les haies,
Volant un brin de laine blanc
Et se posant dans les futaies,
Sur un rameau frêle et tremblant,

Suivant la loi de la nature,
Il fait son nid, son nid soyeux.
Chère petite créature,
Artisan divin et joyeux !

Chantant près de lui, la femelle
Semble l'exalter, tour à tour,
Le froissant du bec et de l'aile
Dans un doux manège d'amour.

C'est une chose ravissante,
Elle contemple en souriant,
Cette fraîche idylle innocente
Dans ce printemps luxuriant.

Soudainement, son front se penche,
Songeant, mystérieux destin,
Que jamais, sur la même branche,
S'abrita son amour mutin ;

Que tous ses matins seront pâles
Faut d'un cher amour bûni,
Et, qu'en dépit de tous ses maies
Elle n'aura jamais de nid !

KARL MUNTE.

AUX JOYEUSES

Quand la détresse est dans l'atelier, ma place n'est plus au boudoir. Un ami vient de parler de charité ; c'est un mot qui ne vous est pas inconnu. Les cœurs faciles sont des cœurs humains. Margot fait l'aumône. Un vieux dicton populaire dit : « Elles ont toujours bon cœur. » Le proverbe ne mentira pas. C'est le moment de le prouver.

Ceux qui sont frappés sont des vôtres, ô les impures, vous sortez de la race du peuple ; vous avez habité la mansarde avant de loger à l'entresol. Telle de vous fut blan-

chisseuse, telle autre lingère, ou modiste, ou brocheuse, ou couturière. Vos doigts, vos doigts roses, que la paresse effile, ont saigné des pigures de l'aiguille ; vos yeux, ces grands yeux, que la fatalité cercla de noir et la volupté de bistre, se sont rongés durant les longues veilles, près de la lampe fumante et du poêle éteint.

Vous étiez, alors, les très douces grandes sœurs ; vous chantiez, et votre voix emplissait la maison joyeuse, vous riez, et le rire frais écloit du dernier né, vous répondait.

Un jour — ou une nuit — le caprice, chères petites sœurs, a fait de vous d'adorables démons ; mais le caprice en vous donnant vos belles ailes d'or de libellules effrontées et de demoiselles de gaze verte, n'a point ôté de votre souvenir de ces temps heureux.

Parfois, bien seules, dans vos nids capitonés de satin mauve, dans la soie énarvante des coussins, dans la richesse des tentures, dans le chatoiement de vos robes de faille, vous rêvez à ces jours disparus. Vous regrettez le coin ignoré où vous passiez tranquille et respectée : le joyau de la maison, l'orgueil de la famille, l'espoir de la couvée. Vous revoyez la sœur, grand-nette.

Et si quelque jeune galant vous surprend dans ce rêve, extasiée s'il voit le murmure de vos lèvres et vous en demande la cause, vous lui répondez : je fredonnais une romance ! — Mentuse, — votre vanité se refuse à lui dire que vous priez pour cette petite sœur et que vous demandiez au destin de ne jamais flétrir son front.

Et les frères, qui sont des ouvriers ? Et le père, ce robuste, ce bras de fer et ce cœur d'or ? Et la mère si désolée, qui ne parle plus jamais — jamais — d'une fille, de son aînée, morte, peut-être, et dont le portrait, dans l'alcôve, est voilé d'un crêpe de deuil.

Le désastre qui vient de frapper ces malheureux, a frappé certainement les vôtres, ô les folles de votre corps. Parmi ces quatre mille faubouriens, sans asile, sans pain, sont vos frères, vos sœurs, les amis de votre enfance joyeuse. Vous y songerez bien, un peu, en soupirant, ce soir.

Cet or, qui vient dans vos doigts, comme la goutte d'eau dans la main qui se tend sous le mince filet tombant de la roche, cet or, que vous dépensez, prodigues, en caprices étonnants, en fantaisies joyeuses, donnez-le aux pauvres.

O les belles repues, songez aux affamés.

Pour vous, qu'est-ce qu'un louis ? un soupir échangé, un baiser donné ; un quart d'heure de vos nuits. Un louis, pour eux, c'est la joie revenue dans la mansarde étroite, c'est la gaieté dans les berceaux : c'est l'heureux sauté, peut-être !

Chose singulière : les larmes que la volupté fait couler faisant sécher les larmes que fait couler la misère.

Donnez ! La Bavarde, La Bavarde impitoyable, recevra vos offrandes généreuses. Elle publiera vos noms. Cette fois, ils ne seront plus cloués au pilori. La charité purifie ; ils seront mis sur ses tablettes d'or. L'Eglise accorde des indulgences aux pêcheurs qui se convertissent. L'aumône est une prière. La Bavarde, elle aussi, belles pècheresses converties par la douleur des humbles, vous accordera des indulgences spéciales, dont vous devinez le prix.

Elle sera bonne à celles qui seront bonnes. Si vous donnez, belles oiselles vagabondes ; elle vous sera moins amère la lie rose qui est au fond de vos coupes éniivrantes.

L. D'ASCO.

UN MISÉRABLE

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à jeudi prochain, la publication de l'acte d'accusation et de l'interrogatoire du sieur Delaroche en 1872, devant la cour d'assises.

C'est Delaroche, mon ancien imprimeur du Bavarde qui organise les manifestations contre mon journal et moi.

« Faites du scandale, dit-il aux gommeux, et l'autorité sera obligée de prendre des mesures contre la Bavarde. »

Mercredi dernier il était sur la place de la République, alors que les manifestants frappaient à la porte de mon vendeur. En compagnie du gros Evrard, qui voudrait bien encore vendre mon journal, il les encourageait du geste. Delaroche, le failli, demande la suppression de la Bavarde ; je demande celle du Progrès.

A Dijon, où le Lyon-Républicain avait essayé une édition qui a échoué, un rédacteur de cette feuille a tout conduit, aidé d'un monsieur qui nous écrivait il y a quelques jours pour que nous lui donnions la vente de la Bavarde.

Nous publierons sa lettre dans le prochain numéro.

Ah ! on va rire.

BENOÎT LOUP.

AUX BANDITS

Je tiens à prévenir les misérables qui me cherchaient mercredi et voulaient étrangler mon concierge, que je les ai attendus sur le palier du 3^e étage, le pistolet au poing, décidé à me défendre et cela en vertu des articles suivants du Code civil, qu'ils connaîtraient s'ils étaient réellement des étudiants.

ARTICLE 321

Le meurtrier ainsi que les blessures et les coups sont excusables s'ils ont été provoqués par des coups et violences graves envers les personnes.

ARTICLE 322

Les crimes et délits mentionnés au précédent article sont également excusables, s'ils ont été commis en repoussant pendant le jour l'escalade ou l'effraction des clôtures, murs ou entrée d'une maison ou d'un appartement habité ou de leurs dépendances.

ARTICLE 329

Sont compris dans le cas de nécessité actuelle de défense, les deux cas suivants : 1^o Si l'homicide a été commis, si les blessures ont été faites, ou si les coups ont été portés en repoussant pendant la nuit l'escalade ou l'effraction des clôtures, murs ou entrée d'une maison ou d'un appartement habité ou de leurs dépendances.

A bon entendeur, salut.

BENOÎT LOUP.

UNE PROTESTATION

Nous publions, sans y changer un mot, la lettre indignée qui nous est adressée par un groupe d'ouvriers :

19 mai 1882.

Monsieur le rédacteur, Quoique nous ne soyons que des pauvres ouvriers, car vous n'aurez qu'à donner un coup d'œil sur l'orthographe pour vous en convaincre. Si nous n'avons pas l'instruction, nous comprenons très bien que nous avons un devoir à accomplir, celui d'être honnêtes citoyens.

Nous sommes les ennemis de cette race que vous appelez gommeux ; pour nous autres, ouvriers, nous les appelons des faillants, des voleurs, des inutiles sur terre, car, franchement, il vaudrait mieux pour eux premièrement, et pour nous après, qu'ils fussent à cent pieds sous terre, car ça mange comme un honnête homme et ça ne produit que le vice, en un mot, c'est une pourriture. Et ces femmes ! Oh ! pardon, j'ai dit femmes, excusez-moi une seconde fois, car c'est indigne de les qualifier de cette honorable épithète, nous n'en trouvons pas d'assez basse pour leur en faire cadeau, notre esprit est si peu développé ; nous n'avons pas, comme celle sorte de monde énuméré ci-dessus, des mots distingués, des vêtements analogues à leur langage, nous ne savons pas manier la canne, mais en revanche, nous savons manier le marteau, et gare à ces gommeux s'ils veulent recommencer leurs exploits, car il pourrait bien se faire que, nous autres aussi, nous pourrions bien faire une petite manifestation envers eux, qui pourraient bien la payer plus cher que les œufs au mois de décembre.

En attaquant votre personne, on nous attaque nous, vous êtes notre ami, vous nous faites connaître ce que sont ces gens-là, vous les clouez au pilori de votre journal, vous livrez à la publication leur infâme débauche, cela leur fait honte ; par ce fait, vous châtiez le vice. Nous vous en remercions de tout notre cœur et nous souhaitons à votre journal bonheur et prospérité.

Un groupe d'ouvriers réunis au Comptoir suisse, cours Lafayette.

Merci, braves ouvriers. Cette lettre est la condamnation des gommeux et des catins que j'attaque. Merci. Je sais que les ouvriers sont avec moi, car eux n'ont pas de protestations à défendre. Soyez sans crainte, mes amis, je continuerai.

BENOÎT LOUP.

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS

A force d'entendre parler de la gaité folle des étudiants, des rigolades dévergondées et des fumisteries héroï-comiques du quartier latin, à force d'entendre chanter partout les louanges de la rive gauche et publier à son de trompe dans tous les bouquins que nous produisent les éditeurs de toutes catégories, que depuis les temps les plus reculés la gent étudiante s'est sans cesse maintenue au premier rang de la franchise joyeuse française, MM. les étudiants de la bonne ville de Lyon se sont émus ; ils se sont dit, ces bons garçons, que c'était une cruauté des plus raffinées que de leur flaqueur à la tête cette joie, dont ils ne connaissent pas le premier mot, et que les écrivains français avaient bien

du toupet de faire croire qu'ils s'amusaient tandis qu'ils se morfondent ici comme les panthères du Jardin des Plantes dans leurs cages pendant que les sapeurs, faisant la cour aux nourrices grassouillettes, les agacent de loin en leur montrant leurs mains gantées de blanc, ces mains gantées qui éveillent dans les esprits érudits le souvenir des palmipèdes antédiluviens.

Messieurs les étudiants se sont souvenus des fantaisies équipées de l'illustre Sapecki, ce grand maître de la fumisterie moderne, messieurs les étudiants se sont rappelés les histoires désopilantes des gais hydropathes, ils se sont rappelés Mürger, et ils se sont dit : pourquoi ne rigolerions-nous pas un brin, nous aussi.

Alors en grande pompe ils se sont réunis à la brasserie Georges, afin d'y confectonner un programme ébaudissant.

Lorsque tous eurent bien discuté lorsque tous eurent donné leur avis et proposé des parties inéxécutables, désespérés, ils allaient se en aller sans avoir rencontré quelque chose qui pût les amuser une soirée, lorsqu'un homme se dressa dans le fond de la salle.

Son front rayonnait, ses cheveux en désordre affectaient les entrelacements les plus fantaisistes et ses yeux lançaient des éclairs furibards ; majestueusement, il leva le doigt vers le plafond et dominant la foule qui l'entourait comme autrefois Archimède sortant de sa baignoire dans le costume que devait revêtir, vingt siècles plus tard, Hassan pour émerger de la sienne, cet homme s'écria : Eureka ! c'est-à-dire j'ai trouvé.

Et ce mot-là seul, fit vaciller toutes les têtes et s'agiter toutes les mains, avec des airs incrédules.

Frères, s'écria l'un des étudiants, il est impossible que tu aies trouvé.

L'autre, ne répondit pas, mais exquissant dans sa longue barbe blonde, un sourire méphistophélique, il ouvrit lentement sa redingote, et plongea sa main dans une poche latérale, il en retira quelque chose, c'était un papier ; ce papier c'était un journal, ce journal, c'était la Bavarde !

Un long murmure mi-approbateur, mi-sceptique, ondula dans la salle ; mais l'étudiant à la barbe blonde se mit à brandir son journal et se frappant la poitrine avec un geste de consul romain, relevant ses longs cheveux à la Vercingétorix « Frère le dit-il, le rire est là ! vive le rire » puis il remit compunctueusement sa Bavarde dans sa poche.

Lorsqu'il eut rajusté le troisième bouton de sa longue redingote, caressa sa barbe filandreuse et donna le dernier tour à sa cravate il leva les yeux ; tous ses compagnons étaient debout coiffés de leurs chapeaux. « Frères s'écrièrent-ils d'une même voix, nous sommes prêts ! »

Au même moment les portes de la Brasserie s'ouvrirent et les étudiants, en longue file indienne, les pieds dans les pieds pour ne laisser la trace que d'un seul, sortirent avec le plus grand ordre ; leur troupe composée alors ce qu'il est convenu d'appeler un monôme.

Ils se dirigèrent ainsi, vers l'imprimerie de la Bavarde, dont ils essayèrent mais en vain d'abréger les portes ; ils firent retentir le quai de la Guillotière de leurs cris les plus sauvages et lancèrent quelques pierres contre la porte ; l'une d'elles, de la grosseur d'un galet de première taille a pénétré dans l'imprimerie en brisant une vitre intermédiaire ; nous l'avons retrouvée le lendemain gisant dans le bureau ; plusieurs de nos typographes voulaient la faire encadrer, mais, le Directeur ayant allégué que depuis que le monde existe il n'est pas mention qu'aucune pierre ait jamais subi les honneurs de l'encadrement, le projectile mal appris a été religieusement séquestré dans un tiroir et condamné à servir de presse-papiers jusqu'à la fin de ses jours ; de plus cette inscription lui a été gravée sur le front :

[SYMBOLE

DE LA
LIBERTÉ DE LA PRESSE
ET DU TRAVAIL
EN 1882

Voyant que l'imprimerie de la Bavarde résistait à ses assauts, le monôme prit ensuite une autre direction et s'achemina vers la rue de la Victoire ; il s'arrêta au numéro 6 ; là Messieurs les étudiants appréhendant le portier au collet le sommèrent impérieusement de leur livrer un des locataires de la maison à la garde de laquelle il est préposé. Cet homme n'était autre que votre serviteur un certain Benoit Loup dont il est fort question depuis quelques jours.

Le pipelot aux mains de ses agresseurs répondit qu'il avait pour mission de tirer le cordon, de balayer l'escalier, de bavarder sur sa porte, d'offrir une prise au voisin, mais que jusqu'ici il n'avait encore pas reçu l'ordre de livrer ses locataires à des gens qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. — Cette réponse faillit lui être fatale ; peu s'en fallut qu'il joignait à la haine héréditaire qu'il professait pour les portiers l'exaspération que provoque chez eux les calmes propos du brave hom-

me, messieurs les étudiants ne l'étranglassent dans sa loge.

Ne sachant de quel côté tourner leur colère, quelques uns, s'amusaient à lancer des cailloux dans les vitres des fenêtres supérieures ; l'un de ces cailloux a dangeusement blessé à la figure un locataire qui n'en pouvait mais. — Éveillés par ce tintamarre nocturne, avec la mauvaise humeur particulière des gens qu'on arrache aux songes vermineux à peine entrevus, quelques autres locataires se levèrent et se mirent à verser avec une douce joie, le trop plein de leurs vases nocturnes sur la tête des manifestants. — Quelques protestations commençaient à se faire entendre dans le monôme désorganisé : « Je ne m'amuse pas du tout. — J'ai bien envie d'aller me coucher ! »

Benoît Loup ! nous voulons Benoit Loup ! criaient les chefs de la bande en brandissant leurs chapeaux, ce qu'entendant, l'arrière garde cria elle aussi : « A bas Benoit Loup ! nous voulons Benoit Loup ! »

Et pendant ce temps-là, le revolver au point, j'arpentais mon palier, attendant mes visiteurs de pied ferme bien résolu à faire parler mon interprète Remington, si quelqu'un de ces brailleurs poussaient l'audace jusqu'à venir violer mon domicile.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir, intimidés par le képi galonné des gardiens de la paix, après s'être essuyé la nuque et avoir voué aux gémonies les farceurs qui, profitant de leur altitude, les avaient lâchement inondés de liquides alcalisés, ces manifestants reformèrent leur monôme et se dirigèrent vers le centre de la ville.

Après de nombreuses visites dans les brasseries, tendant à prouver une fois de plus que

Les étudiants ne sont pas si fous
De se quitter sans boire un coup,

le monôme, qui s'était sensiblement accru, se dirigea successivement place des Jacobins, rue mercière, rue Ferrandière, rue des Marronniers, toujours chantant Benoit Loup sur l'air des Lampions, un air que les rédacteurs du Lyon-Républicain et du Progrès semblaient préférer à tout autre. Un grand nombre de femmes s'étaient jointes au cortège, parmi lesquelles Elodie Valliois, Marguerite la Nantaise, Henriette Kailou, Marguerite Kailou, etc., etc.

Il serait difficile de se figurer quelque chose de plus imposant que le défilé qui, j'en suis persuadé, laissera bien loin derrière lui celui de l'entrée de Charles-Quint à Anvers. De toutes parts s'entendaient les mélodieux braillements des monomistes ; plusieurs même, pour donner plus de solennité à la manifestation, s'étaient munis de mitrillons.

Entendez-vous le mirillon
Qui chante ton, tain, ton, ton,
Bas Benoit Loup, bas la Bavarde !
Au diable thèses et fautes !
Les bourgeois seront épatés
Sans qu'un instant de plus il tarde !

Ainsi claquent de par les rues
Accompagnés de gentes grues
Messieurs les gais escholiers !
Et j'en haut pient l'eau de vaisselle
Qui leur rafraîchit la cervelle
Avant de leur mouiller les pieds !

Il ne manquait plus que des lanternes vénitiennes ; de tous les côtés les fenêtres s'étaient entrouvertes et des têtes embégainées se montraient. Des hubes partaient par intervalles des étages supérieurs et des sifflements sonores déchiraient l'air. La lune elle-même semblait se gaudir là haut ; son œil brillant d'un éclat moqueur, et je parierais que depuis longtemps, elle n'avait ri d'aussi gaillardement ; depuis longtemps, en effet, la molécule infiniment petite réservée au territoire lyonnais sur la surface de notre globe sub lunaire, n'avait pas été le théâtre d'une représentation aussi bouffonnement grotesque ; Gustave Colline se tenait les côtes dans le domaine des trépassés où il a emporté, voilà quelques jours, le dernier lambeau de cette vieille gaieté quaterlatinesque chantée par Mürger.

Le temps n'est plus des musettes aux robes d'indienne, le temps n'est plus des habits noisette et des bottes vernies, le temps n'est plus des petites charrettes où l'on guillait l'été et où régnait l'hiver une température capable de faire éclore des ours blancs. « Phémie est morte ! et les bohèmes de la musique d'aujourd'hui ne travaillent plus qu'à l'influence de l'air des lampions dans les arts.

La griette a fait son temps ! et sur les cendres de ce passé couleur de rose se dresse majestueusement la cocotte toute couverte de velours et de soie, le corsage constellé de brillants.

Le temps n'est plus où les jeunes s'amusaient franchement ou sans souci du lendemain, ils allaient chantant partout leurs folles aventures parfumant l'air de leurs joyeux propos ! La déesse cocotte seule est grande et le gommeux est son prophète !

Et fouette cocher des grands équipages armoriés ! Coule à flots champagne qui abrutis sans enivrer, qui saoule sans charmer, qui tues sans jeter au cœur cette flamme sublime.

Ce rayonnement divin d'amour et de joies ravissantes!

La gaieté française se mourait, la gaieté française était morte!

Etudiants, rappelez-vous Villon le Pailleur et ses compagnons les joyeux escouades; rappelez-vous les folles promenades à la campagne, où l'amant cherchait sa maîtresse dans les grands blés ondulant, parsemés de coquelicots!

Il reste aujourd'hui Matossi et Berthoud! Il reste les petits soupers, les robes de dix louis, les coupés vernis, le monocle et les cheveux à la chien, il reste le fard et la poudre! Le coup d'éponge donné, plus rien! Messieurs les étudiants, vous avez raison de crier: «A bas la Bavarde!» (1)

Jamais Monôme n'avait arpenté les rues de la cité dans un plus noble but, jamais pelures d'oignon n'avaient frémi aux embouchures des mirlions pour une plus sainte cause.

C'était une croisade que vous entrepreniez, et cette croisade avait été prêchée par une courtisane du sang, la très haute, très noble et très puissante princesse Edoie, dame de Valois!

Où donc partiez-vous, MM. les étudiants, dans quel vaisseau pourriez-vous éteindre-vous embarqués et quel vent vous poussait?

Qu'aviez-vous besoin d'aller exposer vos gibus aux inondations périériques? Vous aviez cru trouver le rire dans le chahut grotesque, vous l'avez trouvé, en effet, mais ce rire là ne sortait pas de vos lèvres à vous, et s'il découvrait une mâchoire, c'était celle de votre voisin, c'était le rire gouaillier et impitoyable de la moquerie!

Qu'aviez-vous retiré de vos courses rétrogrades? Que vous ont rapporté vos fumambulesques arlequinades. Plusieurs de ceux qui composaient votre monôme, se sont vantés auprès des filles de brasseries d'être leurs défenseurs; il est permis de défendre quelqu'un, quant au vice, sous quelque forme qu'il se présente, et dût-il renaître mille fois de ses cendres, il est toujours du devoir d'un honnête homme de le brûler. Ceux dont je parle du reste, n'étaient pas des étudiants.

Si j'ai dit tout à l'heure, MM. les étudiants, c'est qu'un monôme est ordinairement formé d'étudiants; pour le monôme manifestant, c'était peut-être une exception à la règle.

Parmi les deux ou trois cents brailards qui le composaient, il se trouvait à peine trente étudiants, les autres, des gommeux! Des protecteurs de belles petites! Ce n'est donc pas à la généralité des étudiants que je m'adresse, car j'en ai rencontré plus de vingt qui m'ont assuré n'avoir reconnu que fort peu de leurs camarades parmi les mirlionsniers de samedi. Les véritables étudiants travaillent et ne s'occupent guère d'aller guenir le long des quais et de lancer des cailloux aux croisées des endormis!

Il est des étudiants parmi ces fumistes, bien peu connaissent leur droit, car ils devraient savoir qu'on ne supprime pas un journal sur la demande de particuliers hallucinés qui vont de brasseries en brasseries, insultant au besoin les gardiens de la paix, qui cherchent à mettre un frein à leurs glosements hétéroclites. Ces mirlionsniers sont allés trouver le maire de Lyon, M. Gailletton qui, lorsqu'il était étudiant, ne songeait pas à révéler les populations endormies à l'heure où le couvre-feu a sonné dans tous les estaminets, leur a dit qu'il ne pouvait faire droit à leur demande et c'est bien piteusement, je vous le jure, qu'ils s'en sont retournés ces étudiants,

En r'montant
En r'montant
La place Bellecour!

Benot Loup.

LES

BRASSERIES DE LYON

Le Coq Noir

Il était une fois un coq noir.... Je m'arrête. Je ne suis ni Perrault ni Madame d'Aulnoy; j'ai pour tâche de peindre, de décrire, de disséquer, d'analyser en quelque sorte chaque semaine les cafés de Lyon, qu'on appelle des brasseries, parce qu'au lieu d'être servis par des garçons en vestes courtes, soigneusement pompadours, rasés comme des acteurs et munis de favoris à la Jules Ferry, ces établissements sont servis par des femmes.

Sois donc assez aimable, cher lecteur, pour me suivre dans la rue Ferrandière. Je veux te faire visiter aujourd'hui la brasserie du Coq Noir. Il y avait une fois... disais-je en commençant ce croquis, c'est qu'il y a là dessous une façon de légende vague que je vais essayer de te narrer en quatre phrases. Il fait une chaleur suffocante, les nuages chargés d'électricité se poursuivent dans l'air, je serai bref, car je ne doute pas que tu aies assez de la planteuruse une excellente fille qui ne refuse jamais de tailler une bavette avec ses clients, puis

Roule ta cigarette et écoute.

Tu sauras donc qu'il existait, voilà de cela environ, trois cent cinquante ans, qu'il existait, dis-je, à Lyon, dans une petite rue étroite qui depuis longtemps a disparu, avec ses pignons pointus et ses statuettes de bois, un cabaret enfumé rendez-vous des gens de lettres lyonnais de l'époque, et le patron se nommait Jehan Gallus.

Le sordid Jehan Gallus, dont l'histoire n'a pas parlé et que deux ou trois vieux manuscrits poussiéreux ont miraculeusement sauvé du grand naufrage de l'oubli, était parait-il le plus joyeux drille de son temps. De tous côtés les bons vivants, pailleurs et rigolards accouraient en sa boutique pour y humer le pot de la gaieté et chanter les gaudrioles à la mode.

Mais ce qui contribuait surtout à la gloire de Jehan Gallus, c'est la renommée considérable dont jouissait son confident intime, un vieux coq caduc, entièrement noir, qu'il avait dressé à la chasse des mouches et qui caquetait de table en table, becquetant les miettes attardées, et promenant par la salle sa crête resplendissante.

Quoique très vieux, il était encore ferme sur ses ergots, son œil avait gardé cet éclat martial qui distingue les gallinacées de noble race, et sa queue s'épanouissait en un panache des plus majestueux.

Lorsqu'il lançait fièrement ses «cocoricos» de réveil, tous les voisins d'alentour tressaillaient. Les vieilles femmes quittant leurs grabats, se munissaient de leurs balais et commençaient leurs interminables conversations au seuil des portes. «Le coq de Jehan vient de chanter», disait-on! Cet animal bizarre avait été dans sa jeunesse le plus rude jouteur de la contrée; dans maints tournois il avait combattu les coqs les plus valeureux et toujours le bec au vent, les ergots ensanglantés, il était sorti vainqueur de la lutte.

Les petits luteurs hargneux d'Angleterre et les rudes champions flamands trouvaient en lui leur maître, aussi l'avaient-ils surnommé le «roy des coqs». Lorsque maître Jehan Gallus vint à mourir, son vieil ami quitta la place; les sociétaires d'alentour assurèrent que ce vilain animal n'était autre que le diable déguisé, et qu'il était venu sur notre globe dans l'unique but de s'approprier l'âme du joyeux cabaretier, lorsque celui-ci rendit le dernier soupir, son coq disparut mystérieusement. On ne l'a pas revu depuis... si fait, il est revenu parmi nous, puisqu'il trône sur l'horloge de la brasserie, mais il est condamné maintenant à rester éternellement sur ce piédestal mécanique, et à ne sonner sa fanfare joyeuse que pour faire remarquer d'heure en heure aux consommateurs attardés que le temps s'enfuit à grands pas.

Rien de plus curieux, en effet, que cette horloge magnifique qu'on croirait sortie des mains du célèbre Verité de Beauvais.

La brasserie du Coq-Noir, actuellement aux mains de M. Emin, dont surtout son renom à la gestion de M. Gauthier, propriétaire de la Maison Dorée.

M. Gauthier la vendit à l'illustre Sapin, le fameux courtier en amer Picon qui, après avoir essayé nombreuses amende accompagnées de contraventions en règle, fut injustement forcé à fermer son établissement.

Parmi les habitués du Coq-Noir, nous remarquons tout d'abord le collaborateur Vezon, qui tous les jours vient y faire sa partie de cartes en dégustant une absinthe, et le facétieux Loyseau, du Lyon-Républicain, qui ne manque jamais d'y venir chaque soir y absorber les apéritifs les plus variés.

Jean Sarrazin, le poète aux olives, qui fréquente toutes les brasseries de Lyon, vient souvent au Coq-Noir sans son baguet, en simple consommateur. C'est là, m'a-t-on dit, que la tête dans les mains, il ébauche ses poésies les plus vaporeuses et construit ses sonnets les mieux enchevêtrés.

Le bock du Coq-Noir affecte une forme particulière qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Fait d'un verre léger, transparent et finement découpé, il a la forme d'une corolle de volubilis, et mieux que tout autre récipient, conserve excessivement fraîche l'excellente bière de Francfort dont M. Emin fait usage.

Il n'est pas rare de rencontrer au Coq noir une quinzaine de cuirassiers ou de chasseurs à cheval, la cavalerie s'y donne rendez-vous, et les branches de ses pères sont toujours chargées de casques d'acier ou de schakos bleu ciel, cette affluence extraordinaire de cavaliers s'explique facilement lorsque l'on connaît les trois bonnes de cette brasserie. Trois gailards des plus solides, carrément campés sur leurs bases, capables de tenir tête aux charges les plus impétueuses et de recevoir sans faiblir les madrigaux les plus amoureux des disciples de Mers.

Elles sont toutes trois blondes comme les blés; je vais du reste vous les présenter. Voici d'abord Maria la planteuruse, une excellente fille qui ne refuse jamais de tailler une bavette avec ses clients, puis

Claudia la blagueuse, renommée pour ses calembours, ses bons mots et ses phrases spirituelles; elle porte beaucoup d'amitié à certain maréchal des logis que je m'abstiens de désigner autrement que par sa longue moustache aile-de-corbeau.

La troisième hôte, une ancienne de la Gauloise, garde ordinairement la réserve qui sied à son âge; très polie envers ses clients, c'est pour les façons distinguées, le modèle des filles de brasserie.

Quoique moins populaire que le cabaret du Chat noir si célèbre à Montmartre, ce fameux Chat noir où viennent s'attabler Sapeck, Goudeau, Gill, Barbey, d'Aurevilly, Pierre Véron, Grevin, Tabouret et tant d'autres, la brasserie du Coq noir est l'une des plus courues de Lyon; très bien fréquentée, tenue avec beaucoup de soin par son propriétaire M. Emin.

Enfin, elle n'aura plus rien à envier au café Berthoud lorsqu'elle aura l'honneur de voir s'asseoir à ses tables notre cher et désoilant compère Desclauzas.

J. SABATIER.

BAVARD & PROGRÈS

Nous ferons remarquer à l'ancien agent de change Delaroché, au magnifique Moreton et à l'ami Gît, qui demandent la suppression de la Bavarde, que le Bavarde son aîné, n'a pas fait la même demande le 4 septembre dernier, alors que 10 000 électeurs, sont allés leur donner une sérénade sur la place de la Charité.

Nous préférons être insultés par la bande de gommeux que dirigent Schaeffer, Jackson, Edmond Picard et Cie, que par des ouïers.

A chacun selon son goût.

Benot Loup.

MES INSULTEURS

Dans la bande de malfaiteurs qui vomissent l'autre soir des injures à mon adresse et qui faisait pleuvoir des pierres sur mon domicile, j'ai reconnu les gommeux dont les noms suivent:

Charvet
Edmond Picard
Dally
Arthaud

Mon imprimeur va déposer une plainte contre eux.

M. le commissaire de police a emporté les pierres trouvées jeudi matin dans l'imprimerie.

Une enquête est ouverte.

Quant aux menaces de ces voyous elles ne peuvent m'émouvoir.

Je me contenterai de publier les silhouettes de ces morveux.

Benot Loup.

LE SCANDALE

CHAULNES - CHEVREUSE

Parlons-en, puisque tout le monde en parle.

Jamais la chronique mondaine n'avait tant trouvé à glaner.

Les scandales succèdent aux scandales, la politique est effacée par la cause judiciaire à la mode: des causes élégantes, sentant le musc et le benjoin. Les héros de cour d'assises ne sont plus de vulgaires escrocs, des bandits de bas-étage, des filles publiques; mais de très beaux messieurs et de très grandes dames. L'adultère fleurit au noble faubourg. Hier, un prince, avant-hier, un baron, aujourd'hui, deux duchesses. Que doit penser le peuple, le peuple travailleur, le peuple qui est la grande masse, sans éducation et sans instruction? Les gueux qui sont nés, au cinquième, dans une mansarde et dont le premier vagissement n'était que le prélude de plaintes éternelles, doivent éprouver un singulier mépris pour ces nobles élevés dans la soie et dans l'or, et pourtant, marqués au front d'une étoile de boue.

Je songe à ce dévergondage d'en haut, et je m'amuse aux clameurs imbéciles d'une bourgeoisie étroite, nous poursuivants de ses huées stupides et de ses malédictions grotesques. La franchise vérité, rude en ses tableaux, saisissant en ses expressions, déplaît à nos collets-montés et à nos talons rouges. On orie: «O mœurs! Des personnages de qualité... douteuse, ne peuvent comprendre comment on ose toucher à la robe fripée: «O Margot. Il leur déplaît, notre rire, notre rire large, franc et sonore. Ils lui préfèrent le rire étouffé, le rire bête, qu'on pousse entre deux hoquets, passé minuit, dans le cabinet banal où tous les vices se sont débarrassés. Pauvre Lyon; c'est bien la petite ville, la petite ville que peignit Picard: prude et licencieuse, fuyant

le jour, les brasseries à femmes, et s'asseyant, le soir, chez Matossi.

Elle n'aime pas le mot propre, mais elle conte à mi-voix, dans un sursourcillement de nonne qui se confesse, de sales histoires rapportées du bacarat. On apprend ça en jouant la banque de son père ou le comptoir de son fils, le soir, chez Rosalie, ou ailleurs, entre les épaules maigres d'Hennette la mignonne, et les bras puissants de Joséphine O. D. Singulière ville, qui dit détester le scandale et ne vit que du scandale. Je lui tairais l'affaire Chaulnes-Chevresse qu'elle m'en tiendrait rancune. Je vais lui conter, tout au long. Peut-être, quelque brillant esprit, un de ces athéniens de la décadence, que j'ai si souvent rencontrés à l'assommoir ou chez Berthoud, me déclarerait-il, le plus immonde des pornographes. Qu'y faire? Il emploiera ce mot savant: le seul qu'il sait; je lui pardonnerai de bon cœur. Je suis tout amour pour ceux qui sont toute haine.

Or donc... la duchesse de Chaulnes.

La duchesse de Chaulnes a vingt-quatre ans. Grande et mince, d'une grâce flexible et souple. La tête est petite; le front étroit le front de Diane. Les yeux tout noirs et profonds: le nez aux ailes mobiles dit ses desirs impatients, mais aussi l'énergie spirituelle. Les plis de la bouche retombent de bon cœur. Elle a une coiffe de l'ère d'un rouge superbe. Et les cheveux abondants sont une soie d'une chaude chaleur blonde. Elle garde sur son visage l'expression intime de ses douleurs maternelles, de ses angoisses de femme. On devine qu'en elle, tout s'est éteint; tout, sauf l'ardent amour de la mère pour les petits.

Il y a quelques années à peine, cette jeune femme si cruellement éprouvée, était la reine du Lac. Les journaux disaient ses toilettes; les chroniqueurs racontaient à l'envie sa grâce et son élégance. On chantait, en strophes pompeuses, son profil toujours souriant, encadré dans un immense chapeau à la Rembrandt. Elle était gaie, mutine, espiègle. C'était bien cette Parisienne dont parle Gozlan dans un de ses admirables contes; elle avait pris à chacune des femmes de ce monde un peu des dons de la fée Bleue.

Dans les salons, on la remarquait pour son caractère facile et charmant. C'était l'une des rares jeunes femmes sachant causer de tout sans avoir l'air de rien. On elle était, était la gaieté. Elle avait de l'esprit jusque dans les yeux. Etincelle la désignait sous des appellations aimables. Le Diable boiteux ne s'approchait d'elle que respectueusement; le mondain Kummel ne la connaissait point: tant de vertu et tant de grâce! Quelle était donc cette inconnue? L'idole de tout Paris n'est plus aujourd'hui qu'une mère affligée pleurant dans ce grand appartement vide de la rue de l'Université.

Des gens qui se disaient bien informés prétendaient que la duchesse de Chaulnes est étrangère; une Moscovite, disent-ils avec dédain. N'en déplaise à ces messieurs, la jeune duchesse est bien française, elle est née à Versailles, au parc de Chenonceaux. Sa mère était mademoiselle de la Roche-Aymon. Le chroniqueur en japonais, la très sage Jeanne m'apprend que, par sa mère, madame de Chaulnes est cousine de Georges Sand. La princesse Galtzine était une La Roche-Aymon, Emma, fille du comte de Villeneuve. Quelle coïncidence? Deux femmes! deux mères, également frappées au cœur. Le monde a été sans pitié pour l'écrivain immortel qui fit *Benot le Champi*, le *marquis de Villemer* et ce chef-d'œuvre de larmes naïves et sincères: *Claudia*. Il est sans pitié pour la jeune veuve. Et celle-ci, comme l'autre, accusée d'avoir failli à l'honneur domestique, n'en reste pas moins une des plus grandes figures de l'amour maternel.

J'allais souvent à Versailles, voilà quelques années. J'y retrouvais le souvenir de la gloire de Louis XIV. J'aimais revivre par la pensée, à cette époque splendide la royale époque des rois. Je m'asseyais, poète épris des charmes subtiles, sur ces marches de marbre rose que chanta l'Enfant du siècle. J'y revoyais la Montespan si souriante; la Fontanges si gracieuse; la Maintenon si fière.

Et quittant le palais, dans l'ombre duquel descend le grand Louis, je cherchais dans ces rues étroites, silencieuses, recueillies, gardant le culte de ce passé, muet comme un tombeau, le souvenir de ce qui ne sera plus. Les gentilshommes musqués, les petits abbés qui disaient des vers, les préceptes ridicules et la troupe du grand comique, courant en manteaux rapés, à la conquête du nimbe immortel. Alors, du fond du parc, s'élevait une voix fraîche, des appels aigus sortis de gorges enfantines. J'étais au Chenonceau. C'était Sophie et ses deux frères, Borys et Etienne, jouant dans les herbes hautes des pelouses.

Chère petite Sophie; elle avait six ans, c'était l'innocence en cheveux bouclés. Elle faisait des gerbes de fleurs, des cou-

ronnes de campanules; elle s'en coiffait, joyeuse de ressembler déjà à une petite mariée.

Le parc est toujours fleuri. Nous sommes en mai, il y a des muguet dans les plates-bandes, des lilas dans les quinconces, des nids dans les charmilles. Il tombe des arbres des petites feuilles roses mêlées à des plumes blanches. Tout est joie. L'oiseau chante sur le même pècher sa même romance. Le ciel est bleu, comme il y a dix-huit ans et, comme il y a dix-huit ans: l'aubépine s'est recouverte d'une neige qui sent bon. Mais Sophie, la blonde fillette, la couronne immaculée, ne joue plus parmi les herbes hautes. Elle pleure, triste, seule, abandonnée auprès de son frère, le prince Borys. Elle est mère et demande cette joie suprême de pencher son front meurtri sur les petits berceaux de ses enfants. Elle attend, dans le silence, sous les regards moqueurs de la foule, l'arrêt des juges. Et, frémissante d'indignation, elle défie la Setche duchesse de Chevresse de trouver dans la loi une complice capable de ravir ses petits: la chair de sa chair et le sang de son sang.

La duchesse de Chevresse: Je ne puis penser à cette femme sans me rappeler Catherine de Médicis. Fanatique, despotique, hautaine et cruelle, cœur de roc, volonté de fer. Elle n'a qu'un rêve: dominer. Les fidèles l'appellent la «mère de l'Eglise». Il y a de moins dans cette sombre duchesse. Elle est fataliste comme le dogme; rigide comme la pierre tombale où le croyant se met à genoux. Si Torquemada eût été femme, il eût ressemblé à la duchesse de Chevresse.

Elle est à la tête d'une croisade noire. Il lui faut de l'or. L'abbaye de Solesmes sera dotée de ses deniers. Elle écrit aux évêques, aux cardinaux, au pape. Elle n'est qu'une puissance parce qu'elle est riche, elle y tient à cette puissance. Or, sa fortune est insignifiante; il lui faut la fortune des enfants de son fils. Son imagination fanatique a rêvé ce sombre roman de l'abjuration, des moines, du pardon au lit de mort. Rien n'est plus horrible; on se débat en plein moyen-âge, on devine l'homme sombre dans l'ombre de la nuit. De la couche nuptiale, elle a fait un sépulchre. La duchesse de Chaulnes a souffert par elle le martyre terrible de la maternité offensée.

Le jugement n'est pas encore rendu. Nous ignorons le verdict des juges, mais nous savons que la jeune duchesse est pleine de confiance, ils sont des hommes et non des moines. Ils découvriront la ruse. Ils arracheront à cette rigide vieille qui soufflette les gendarmes de la loi son masque hypocrite d'austérité; ils mettront à nu son cœur péché par le fanatisme; ils ne seront pas les complices d'une spoliation. Le palais Justice n'est point le saint office.

Non, madame de Chaulnes n'a pas été une épouse adultère: Je suis, sur ce point, avec Maître Durier contre Maître Bétolaud. De ce qu'une jolie femme soulève des murmures flatteurs, s'ensuit-il qu'elle est indigne? Les salons sont remplis de ces beaux fils effeuillant leurs madrigaux sous les pas des plus pures et des plus vertueuses. Nous vivons d'une façon étrange; nous vivons vite; nous avons un laisser-aller plus grand. L'exquise courtoisie confine à la licence. Maître Durier dit: «dans l'intervalle de ces cinq grossesses, la jeune duchesse fut remarquée dans le monde; elle ne pouvait y passer inaperçue; la gaieté de son esprit lui attirait une sorte de cour. Ce qu'il faut d'énergie à une jeune et jolie femme pour tenir les empressés à distance, on le sait; et malheur à elle, si elle n'est pas toujours sur ses gardes!...» C'est l'expression de la vérité absolue. Dans ce monde brillant, on n'a le souci de l'honneur que pour la galerie; on n'affiche une opinion que comme une mode; histoire de faire figure.

Il advient qu'un élégant envoie à la duchesse ses stupides quatrains:

J'aimerais tant que la fleur bénie
S'épanouisse pour orner ton séjour,
Tant qu'au printemps la terre rejaillisse
A dit à l'oiseau: «Viens chanter à l'amour.»

J'aimerais tant que la blanche étoile
Viendrait le soir veiller sur ton sommeil,
Tant que des nuits perçantes le sombre voile,
Le jour viendrait sourire à ton réveil.

Je l'aimerais même si l'inconstance
Te rend parjure, ingrate à nos amours,
Malgré l'oubli, mon cœur sans espérance,
Dans sa douleur pur toi battra toujours.

Maître Bétolaud s'écrit pompeusement: «On ne fait ces vers là qu'après» maître Bétolaud n'a jamais été jeune sans quoi il saurait qu'on les fait aussi avant, le désespoir comme l'espoir, sont les deux seules formes de la poésie. Ces vers sont faux; le sentiment qu'ils expriment est faux; de plus, ils sont plats. L'ardente possession met au cœur de l'amant le plus matériel, une poésie virile, chaude, printanière, qui chante, en mélodies admirables, sur le baiser volé rapidement, dans l'ombre. Ce n'est pas avec ces vers de mirilton, qu'on

célèbre la conquête éclatante de la chair, l'union passionnément intime de deux âmes et de deux corps.

Le monsieur qui dit: l'oiseau de venir chanter à l'amour n'était pas aimé. Il avait pris tout au plus un sourire de pitié pour un sourire d'encouragement. Je sais bien qu'on a trouvé ce billet dans le corsage de la duchesse. Justine, la femme de chambre, sait, peut-être, comment il y est venu. Les raisons de Maître Bétolaud ne sont pas acceptées par les femmes; elles sont repoussées par les mères.

Et, en admettant, que madame de Chaulnes aurait failli; faudrait-il lui voler ses enfants? L'épouse ne peut-elle déchoir sans souiller la mère. Parmi ces malheureuses, qui, furtivement, quittent le lit conjugal, pour l'alcôve adultère, j'en sais qui reviennent frémissantes et purifient leurs lèvres flétries sur le front rose des tout petits qui dorment dans les berceaux. Et quand elles sont lassées d'avoir été infâmes, elles deviennent soudainement sublimes, prises d'une passion furieuse de maternité sainte. L'enfant est une rédemption pour la mère coupable. Et la loi aux mères coupables enlèverait leurs enfants!

La duchesse de Chevresse a pensé à toutes ces choses. Elle pouvait, même vaincue, éviter ce scandale affreux, épargner, non à sa bru, mais aux petits, les débats publics où la vie privée de leur mère est mise à nu. Plus tard, ils rougiraient de honte, ces enfants et ils n'auraient qu'un blasphème pour cette vieille douairière de Sablé qui étala cyniquement, dévote et cruelle, les désordres vrais ou imaginés de l'antique maison des Chevresses. La chrétienne n'a pas voulu se souvenir de cette parole du Christ aux Pharisiens: «ce celui qui est sans péché lui jette la première pierre!...»

Il y a quelques semaines, un jeune homme et une jeune femme se promenaient le soir, au bord de la Seine. Il tombait une pluie froide et fine. Le fleuriste parisien avait sous la lune des reflets fauves: Le jeune homme disait: Comme ce serait bon d'en finir, tout d'un coup... tout de suite... Puis elle ajouta avec un frisson: C'est trop de bonheur, ne soyons pas égoïstes: qu'est-ce qui s'occuperait d'eux, les chers petits?...

Et ils s'en allèrent, jetant un regard d'adieu, à l'eau terrible et noire, qui s'engouffrait sous les ponts, roulant des plaintes mystérieuses, dans ses clapotements sinistres.

Ces deux désespérés étaient la duchesse de Chaulnes et le prince de Borys, son frère.

Pauvre chère jeune femme; aujourd'hui elle est sur la sellette de l'opinion publique, tous les regards sont tournés vers elle. Elle relève avec fierté son jeune front, assombri par tant de malheurs, et jette à la foule impressionnée et émue cette apostrophe d'une reine à ses juges: l'en appelle à toutes les mères!

E. DESCLAUZAS.

T'EN SOUVIENT-IL ?

A KARL-MUNTE !

Te souvient-il du temps, Lucy,
Où tous les deux, la voix tremblante,
Errant dans les fourrés qu'argente
La lune où se dissout ceci.

Cela ? — nous arrêtons ici
Souvent notre marche plus lente,
Pour voir une étoile filante
Perce le feuillage épaissi,

Et là nous mettons la charmille
En désarroi, toi par ton trille
Et moi par un baiser subtil !

Chaque fois que j'y songe, à l'heure
Où le soir va tomber... je pleure...
Mais toi, Lucy, t'en souvient-il ?
CRISPI.

TÉLÉGRAMMES

CORRESPONDANCES

Des Rochers, le 20 avril 1882

Monsieur le Rédacteur en chef,

Ancienne sommité du demi-monde lyonnais, je me suis, depuis quelques mois, exilée volontairement, quoique jeune, encore en mes terres des Rochers sises à quelques portées de fusil de Bourg en Bresse. Loin des turbulences du monde et de ses extravagances folles, au milieu des chevaux et des montons, je mène la vie la plus rustique après m'être livrée aux écarts les plus fabuleux. Musicienne fervente, je suis debout dès la pointe du jour, et fenêtres ouvertes, lorsqu'avec l'aurore naissante, les alouettes

FEUILLETON DE LA BAVARDE

CHARITÉ

POUR LES OUVRIERS DE LA BUIRE

I

Je l'avais rencontrée. Où ? — Le sais-je ? — Qu'importe !
C'était un gai démon, elle avait de grands yeux,
Des yeux noirs, aux longs cils; voluptueuse, accorte.
Très familièrement, elle me dit sa porte,
Et de son entresol le secret radieux.

Le boudoir était bleu, mais d'un bleu clair, fort tendre
Le lit était... — Pourquoi donner tous ces détails ?
Du reste, qui pourrait jusqu'au bout les entendre ?
Ce boudoir est à tous. Et plus d'un doit prétendre
Connaître les détours de ces joyeux séjours.

Ce qui m'advint, chez elle, aisément se devine.
Je ne le dis qu'ici — mais très secrètement.
Ma maîtresse d'un jour, mes amis, fut divine.
— Pourtant, il me faut taire, à ma chaste cousine,
Ce feuillet amoureux d'un fugitif roman.

II

Or, après le plaisir, superbe, échevelée ;
Du rose sur la joue et du feu dans les yeux,
Elle prit dans un coin, la belle échevelée,
Un journal du matin, et, de sa voix perdue,
Elle lut je ne sais quoi, de très ennuyeux....

Soudain, elle devint sombre et très sérieuse.
— D'où vient cette douleur, beau diable, s'il vous plaît ?
Avez-vous découvert le Styx, ô curieuse ?
Que devient la gaieté, ma mignonne réieuse ?
..... Au bord de ses cils noirs, une larme perlait.

Elle me tendit le journal, et je pus lire.
Un chroniqueur, savant comme monsieur Loiseau,
Dans un style vulgaire, essayait de décrire
Le sinistre nouveau des chantiers de la Buière
Et les vains efforts faits pour vaincre le fleau.

Lorsque j'eus achevé jusqu'au bout ma lecture,
Elle me prit la main et, d'un air langoureux,
Les seins inondés dans l'or de sa chevelure,
Frissonnante d'effroi, la folle créature
Laisse tomber ce cri: « Les pauvres malheureux ! »

III

J'ai connu de l'amour les divines tendresses,
J'ai serré dans mes bras des jeunes corps aimés,
J'ai trouvé le ciel dans les yeux de mes maîtresses,
J'ai connu l'infini dans de douces caresses
Et les baisers sans fin sur des fronts enflammés.

Une vierge pour moi, pleura, gémit, peut-être.
— Elle est morte, aujourd'hui; Dieu garde son tombeau !
La nuit que je la vis, mon cœur se sentit naître.
Mais rien n'a jamais fait plus tressaillir mon être,
Ne m'a jamais semblé plus divin et plus beau,

Que cette enfant tombée, impure Madeleine.
Fille du fol caprice, aimant en liberté,
A tous les froids baisers donnant sa chaude haleine,
Et déchirant, soudain, son âme sombre, pleine
De ces sanglots que fait naître la charité.

IV

Emu, respectueux, j'ai quitté ma compagne,
Si joyeuse aux plaisirs et si douce aux malheurs.
Pour que l'estime encor, partout vous accompagne
Que faut-il, ici-bas, buveuses de champagne ?
Rien; qu'un jour de délire, un peu d'or et des pleurs !

KARL-MUNTE.

s'éveillant font entendre leur suave gazouillage, l'exécute sur mon Pleyel favori, les valseuses aimées et les polkas reminiscences. Quelques numéros du *Lyon Républicain* et du *Progrès* m'étant tombés sous la main, j'ai appris qu'il existait un air des *Lampions* que je ne connais pas. Serait-ce quelque douce mélodie de Gounod ou la quintessence éclatante d'une illumination musicale de Lecoq ? Je vous serais reconnaissant de m'éclaircir à ce sujet, et de m'envoyer le libretto et la partition des *Lampions*, s'il existe toutefois, un opéra de création récente portant ce titre lumineux.

Recevez, monsieur le Rédacteur, avec cette violettes embaumée, que j'ai de ma propre main cueillie parmi les gazons humides de rosée, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VIRGILE MARTE DES ROCHERS

A MADAME LA VESSE MARTE DES ROCHERS

Madame, Quelque désir que j'aie de vous être agréable et de mettre en votre âme rafraîchie par les rusticités poétiques de la campagne, le baume bienfaisant d'une bonne nouvelle, j'ai la douleur de vous annoncer qu'il n'existe aucun opéra ayant pour titre les *Lampions*. Non Gounod ne s'est pas ému ! Les *Lampions*, c'est été cependant un joli titre à mettre au front d'un programme : je suis sûr que s'il vivait encore Offenbach n'hésiterait pas à composer en votre faveur une de ces « brillantes girandoles » musicales comme il en fit tant et qui le rendaient si célèbre. L'air des *Lampions*, madame, est un air particulier aux orgues de Barbarie chargés de mettre l'extase au cœur des rédacteurs du *Lyon Républicain* et du *Progrès* lorsqu'ils élaborent leurs tartines les plus fulminantes. On m'a assuré que le citoyen Lysseau possédait une montre à musique capable d'exécuter trois fois l'air des *Lampions* dans l'espace d'une minute, et que M. Léon Delarochette avait menacé d'écrire le dentiste Martignoni s'il refusait de lui acheter l'air des *Lampions* pour endormir ses victimes. Soyez cependant persuadée, Madame la Vicomtesse, que si cela pouvait vous être agréable, je n'hésiterais pas à aller trouver mon ami Olivier Metra qui j'en suis sûr se ferait un plaisir d'écrire en votre intention sous le titre « Les Lampions », bien entendu, l'une de ses valseuses les plus languissantes.

Veuillez agréer, etc.

DAUBRUCK

Singapore, 7 mai. — Trois individus accusés d'avoir bu un hook à Marseille en compagnie d'un nommé Coq-en-Bois, ancien rédacteur de la *Bavarde*, viennent d'être incarcérés. Quelques étudiants se sont rendus aux postes de la prison réclamant énergiquement la mise en liberté des deux misérables.

Sur le refus du gendarme et maître de la police, les étudiants se sont retirés en chantant l'hymne « des Lanternes » sur l'air « des Lampions ».

Des troubles sont imminents.

St-Petersbourg, 20 mai. — Arrêté ce matin professeur langues nommé Roustakoff accusé d'avoir traduit le dernier numéro *Bavarde*. Ce misérable ayant nié son crime a été mis entre les mains des officiers du knout. Selon toutes probabilités il sera pendu demain au lever du soleil.

En mer, en vue de la Nouvelle Calédonie, 25 avril. — Le paquebot-poste devant arriver à Nouméa le 20 avril a fait naufrage, moi seul ai survécu ; j'ai réussi à sauver une carabine et un paquet de journaux, au nombre desquels deux numéros de la *Bavarde*. Recueilli par les insulaires d'une île qui m'est inconnue, j'ai immédiatement été proclamé roi, ce dont je ne suis pas flatté du tout ; les deux numéros de la *Bavarde* ont été religieusement déposés dans une case sacrée comme fétiches de première grandeur.

KALLUMET

Constantinople. — Deux jeunes sultanes récemment débarquées, ayant été surprises dans une salle basse, plongées dans la lecture contemplative de la *Bavarde*, ont été saisies par les eunuques, enfermées dans un sac, et sur l'ordre du sultan précipitées vivantes dans les vagues tournoyantes du Bosphore.

On assure que ces deux houris n'avaient encore pas jeté leur turban par dessus les minarets.

Pour copie que je forme, DUVERGIER

BAVARDE-DEPÊCHES

St-Valéry-sur-Somme, 22 mai 1832. Les Elèves de l'Ecole Communale de St-Valéry-sur-Somme se sont réunis hier soir sur les dalles de ce port d'où partit jadis, s'il faut en croire la chronique, Guillaume le Conquérant pour la conquête de l'Angleterre. Après avoir formé ce qu'on appelle un monôme, ces jeunes gens se sont rendus dans le plus grand ordre sur la grande place des Pilotes où ils ont réclamé à grands cris la suppression du journal la *Bavarde*. Leurs efforts ayant été infructueux, ces écoliers ont regagné l'école communale, en chantant : La *Bavarde* ! La *Bavarde* ! sur l'air des *Lampions*. Nous ne saurions trop les féliciter de leur conduite héroïque... comique.

TOISON D'OR

SONNET

Un Monsieur nommé Jason
Et dont la mythologie
Nous a conservé le nom,
Consacra toute sa vie
A conquérir la Toison
D'Or ; et pour cette folie
Dans l'Europe et dans l'Asie
On le cite avec renom...
Viens ici, belle maîtresse,
Que je baise avec ivresse
Tes cheveux épars encor !...
Verse du champagne ! à boire
Pour célébrer ma victoire !
J'ai conquis la Toison d'Or !
DON JOSÉ,

SILHOUETTE
D'UNE DEMI-MONDAINE

La toute petite Victorine

Une rose de Saint-Flour, une enfant de l'Auvergne. — Elle n'est ni fille, ni vierge, ni femme. C'est Victorine la Toute-Petite, — une créature étrange, libellule aux ailes diaphanes qui vole affolée et légère d'un roseau à l'autre, et rase le miroir pur et limpide du grand lac d'amour sans jamais effleurer de ses pattes légères l'eau bleutée et frissonnante où se reflètent tremblotantes les vapeurs nuageuses d'un ciel printanier.

Ce n'est pas la courtisane qui traîne effrontée à la pousière des grands jours le satin moite de sa jupe et regarde provocante, approuvant d'un coup d'éventail la provocation muette que lui envoie l'œil enflammé d'un monsieur sur le gilet duquel brille une chaîne ornée de pierres ; ce n'est pas la traînée élégante du boulevard, qui passe rapide avec des déhanchements corrompus et des ceillades grivoises ; ce n'est pas non plus la précieuse raffinée qui laisse deviner dans les molles attractions d'un sourire lent le désir faux d'une liaison prochaine, c'est Victorine la folle, qui à la légèreté frivole et musarde de la fauvette, joint la langue et la mollesse amoureuse de la mésange, c'est, à proprement parler, le caprice revêtu du masque trompeur des tendresses inassouvis.

Charmante, elle est adorée de tous. Lorsque toute frémissante, à la fin d'un souper galant, ses grands yeux brillant de tout le champagne qu'elle a bu, elle laisse échapper du velours cramoisi de ses lèvres entrouvertes les refrains joyeux qui semblent prendre en passant entre les perles éclatantes de sa bouche, les trilles languoureuses dont ils sont agrémentés, les conversations sont si animées expriment comme un feu qu'on étouffe lentement, et des poitrines oppressées s'échappent des sourires admiratifs.

Lorsque les cheveux déroulés sur les épaules demi-nues, les joues empourprées par l'animation de la causerie, arrondissant son bras poli et de crêpe de veines vaguement bleues ; elle allume délicatement une cigarette et lance toute rieuse la fumée grise à travers les flacons désemparés, les couteaux et les miettes éparées qui jonchent la nappe, les regards se dirigent vers elle, et tous les convives semblent possédés du désir soudain d'effleurer une seconde le satin rose de sa jupe.

Sa voix douce musicale a les inflexions suaves qui charment et font rêver, et dans le demi-jour des rideaux de smyrne à peine entrebâillés, revêtue d'une matinée de dentelles, les yeux à demi-fermés, le cou renversé jusqu'au menton, lorsque les propos vont s'alanguissant et que d'un bout à l'autre du mignon petit bouclier capitonné de bleu, les phrases douces paraissent voler à travers les mille bibelots accrochés et les meubles en désordre, on croirait une vierge hongroise, tant son air est pudique, tant ses gestes sont empreints d'une réserve ingénue.

Victorine nous vient de l'Auvergne ; on raconte que toute petite elle dansa la bourrée sur les routes poussiéreuses, près des cabanes rustiques de ses compatriotes, elle est née dans les montagnes étrangement taillées du Puy-de-Dôme, elle a respiré l'air pur des frais vallons, fait paître les chèvres bondissants sur le bord des précipices ; qui dirait aujourd'hui que ce pied si mignon chaussé d'une bottine mordorée à talon cabré, qui fait cli-cac, fit autrefois loc-loc dans le gros sabot de bois au mufler arrondi ?

Les parents, qui n'étaient pas riches, vinrent à Lyon ; la petite grandit dans le faubourg ; elle demeura à Vaise. Là, elle ne tarda pas de sentir poindre en elle un secret amour de vice et de vagabondage. A seize ans, gentille à croquer, toute fraîche toute folichonne, elle s'égarait chaque soir et s'en allait flirter à l'écart ; sa mère l'aurait souvent cherché dans les bals de brasserie, où elle dansait le chahut d'une façon particulièrement fantaisiste. Mais les reproches et les réprimandes n'avaient pas pris sur elle ; chaque jour, elle se sauvait de nouveau, quelques menaces que lui fissent ses parents, et recommençait sa vie infernale ; elle fut vite connue et ne tarda pas à devenir célèbre ; on l'appela déjà la toute Petite Victorine dans ces milieux de souteneurs et de filles perdues, le nom lui est resté, maintenant qu'elle est parvenue à se hisser sur les gradins supérieurs du Demi-Monde. Sa mère se perdit un jour en la cherchant à la Guillotière et se vit forcée de passer la nuit sur un trottoir à l'angle d'une borne ; la petite parut touchée et pleura, elle promit d'être vertueuse ; ses larmes étaient-elles sincères, peut-être ; il est impossible d'analyser ces choses-là ; toujours est-il qu'elle éparilla le lendemain. Son père, las de ce dévergondage quotidien, et voyant qu'il était impossible de la dompter, voulut la faire enfermer dans une maison de correction jusqu'à vingt et un ans. Peut-être aurait-il réussi à sauver cette âme égarée, à redresser cette nature rebelle, il n'en eut pas le temps, il mourut à quelques jours de là.

Un beau soir lorsque Victorine rentra, les jupes encore tout emperlées de la pousière puante des bastringues, elle vit sa mère accroupie près du lit ; elle était orpheline. Elle parut accablée ; pendant plusieurs jours elle ne mangea pas, ne sortit pas ; un changement complet semblait s'être opéré en elle, les bons sentiments semblaient avoir terrassé la débauche innée de cette enfant. Cela dura trois jours.

Un matin elle se sauva avec un jeune Marseillais qu'elle avait connu dans les environs et qui souvent lui avait payé des charrettes sur le zing crasseux des assommoirs.

Deux robes d'alpaga, trois ou quatre chemises composaient alors toute sa garde-robe.

Elle avait vu souvent les grandes cocottes traînant leurs soies et leurs dentelles à Bellecour et au Parc de la Tête-d'Or ; cela l'avait émerveillée ; se sentant jolie, elle comprit qu'elle n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir ce qu'étaient toutes ces femmes, elle abandonna complètement le faubourg et loua une chambre dans la rue Ferrandière.

Au bout de quelques jours, elle fit la connaissance d'un employé de sociétés qui commença à la lancer et lui donna quelques robes ; c'est à dater de cette époque qu'elle devint réellement coquette, et lui fallut des

bijoux et des robes historiées, des chapeaux à grandes plumes, à fleurs excentriques ; la petite Victorine flairait le nabab, elle commençait à voir clair et à devenir savante dans l'art qu'elle avait embrassé, elle devait devenir en peu de temps une des plus habiles marchandes d'amour dont s'honore le demi-monde lyonnais, et l'une des plus éminentes artistes de la comédie amoureuse.

Son ami le Marseillais la guida du reste dans cette voie ; on m'a raconté qu'il alla trouver certaine nuit au café des Deux-Mondes et qu'il lui fit une scène parce qu'elle était venue souper en compagnie de jeunes gens dont le portemonnaie n'était pas suffisamment garni.

La belle dut quitter ses amis et réintégrer son domicile ; il y eut, dit-on, une bataille ce soir-là. — Qui aime bien, châtie bien !

Quelques petites leçons de ce genre complétèrent son instruction, elle se débientôt que l'amour n'était qu'une marchandise qu'il fallait abandonner au plus offrant, elle était alors capable de ruiner le premier nabab, qui eût été disposé à se laisser faire.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Une de ses amis lui fit faire connaissance d'un jeune homme, qui charmé de ses bonnes manières et de son air gamin, l'emmena à Vienne après lui avoir déclaré sa passion de la plus brûlante façon. Tout alla bien pendant huit jours ; jamais couple plus amoureux n'avait roucoulé dans la campagne viennoise, jamais idylle plus charmante n'y avait été célébrée. Mais la belle enfant fut vite lassée de cette vie ; elle s'ennuyait loin de la grande ville ; il lui manquait les soupers au champagne, les premières représentations, les promenades en voitures ; elle manifesta le désir de revenir dans les environs de Lyon ; une campagne fut louée ; le jeune nabab n'avait pas plutôt payé qu'il reçut son congé, pendant dix jours il avait régné en souverain dans le cœur de la petite auvergnate !

Le bruit de cette aventure parvint jusqu'aux oreilles des parents de l'abandonnée qui intimèrent à la demoiselle l'ordre d'abandonner la villa ; le mobilier, qui n'était pas payé, fut vendu, et Victorine se mit en devoir de déguerpir, emportant ce qu'elle put de bibelots divers.

Elle fut vite consolée de ce démenagement forcé ; elle distingua bientôt un jeune homme qui lui plut et à qui elle plut également ; cette sympathie réciproque ne fut pas du goût de l'amant sérieux qui l'emmena immédiatement à la capitale ; là, elle fréquenta les théâtres et les réunions mondaines et se perfectionna dans l'art de plaire et revint à Lyon.

Le jeune homme ayant appris son retour l'assailit chaque jour de petits cadeaux et lui envoya le jour de l'an un petit sabot verni contenant quinze louis moelleusement couchés sur un léger capiton de satin rose. L'amant sérieux s'émua de nouveauté. Une fois encore les malles furent bouclées et l'on partit pour Nice, le pays des oranges et du vrai soleil.

De Nice à Monaco, il n'y a qu'un pas, la roulette tenta la petite Victorine, la fortune lui sourit : les quinze louis du sabot engendrèrent un essaim considérable d'autres louis qui donnèrent naissance à leur tour à des équipages, à des diamants, à de somptueuses toilettes.

En un clin d'œil il y eut une transformation : le Pactole coula dans le boudoir de Victorine l'Auvergnate, et des laquais galonnés vinrent prendre les ordres de madame.

Ce bonheur dura ce que dure un tour de roue, l'espace d'une seconde ! Un beau matin la rouge et la noire firent la moue et peu à peu le petit sabot se vida, les laquais s'évanouirent et il ne resta plus trace des chevaux et des coupés. On dut vendre les bijoux, les diamants, entre autres une superbe rivière que la belle avait arborée à la première du *Prophète*.

De retour à Lyon, la belle tenta de nouveau fortune, et fit connaissance au café Américain d'un nabab de Boston qui déposait à ses pieds, sa fortune et son cœur ; elle loua en même temps un appartement rue de l'Hôtel-de-Ville ; c'est là qu'elle reçut ses autres amis, ses amis de seconde grandeur, et particulièrement un jeune échappé du Lyon-Loire, qui mit à sa disposition ce qu'il avait pu sauver lors de la grande débacle.

Victorine habite encore la rue de l'Hôtel-de-Ville, en compagnie de sa sœur qui lui sert de bonne ; c'est la plus étrange fille qu'il soit possible de rencontrer, c'est le caprice fait femme, le caprice impitoyable et cruel, ne respectant aucun amour, elle luttine fleur en fleur et pique de son aiguillon la main qui veut la protéger ; malheur à ceux qui se laissent ensorceler par l'éclat de ses grands yeux et qui s'éprennent de sa mignarde petite personne !

Elle a conservé quelques habitudes de jeu, elle a certaines acointances avec la dame de pique ; elle fera bien des victimes encore et jettera bien des fortunes au creuset de sa folle prodigalité avant que le temps l'ait revêtu du peignoir chevronné des « vieilles gardes » et qu'elle ait en un jour de déveine, filé un pata, au bac du demi monde !

NESTOR.

A M. Schaeffer

Schaeffer, la coqueluche de toutes les dames en général et d'Elodie Valois en particulier, l'alter ego de Jackson, l'ami à Jantet, vu qu'il régle la note quand on dîne avec ces dames, Schaeffer, jadis marchand de cravates et jarretières, aujourd'hui chef de groupe, offrait, il y a huit jours, cent francs à une bonne de la brasserie Lamadon, si celle-ci lui donnait son adresse.

J'habite rue de la Victoire, n. 6, et si tes cheveux blancs ne m'inspirent pas une respectueuse réserve, il est beau temps que j'aie châtié tes insolences.

BENOIT LOUP.

CANCANS ET POTINS
DU DEMI-MONDE

Nous croyons de notre devoir d'avertir Monsieur Martineau, directeur de la Brasserie des Jacobins, des intentions de sa cliente Jenny Merluçon. Cette joyeuse demoiselle annonçait dernièrement à deux de ses amis qu'elle quitterait Lyon à la fin de mai pour chercher fortune à Paris. Espérons qu'elle changera d'avis et que long-

temps encore elle ira déguster la chartreuse irréprouvable de Maître Martineau.

Titine la Blonde était d'une gaieté folle jeudi soir à la musique de Bellecour ; ses nombreux admirateurs faisaient cercle autour d'elle et semblaient recueillir avec avidité le moindre de ses éclats de rire. Nous conseillons à cette charmante enfant un peu plus de retenue, surtout lorsqu'elle se trouve en public. Le piston lui-même était scandalisé ; ce malheureux musicien, distraité par l'ilarité folle de la jolie promeneuse a failli rater deux ou trois trilles à grand effort.

Serait-il vrai qu'Amélie l'Italienne aurait l'intention, elle aussi, de s'exiler ? Dans ce cas, la belle enfant serait assez aimable de nous faire savoir quel est le nabab qui la ferait fuir nos trottoirs hospitaliers.

La rhénoscopique Alice de la Brasserie du Rhône vient de quitter cet établissement ; on nous a assuré qu'elle devait entrer au Siècle, mais nous sommes persuadés qu'il n'en est rien, Alice ayant annoncé qu'elle devait partir pour St-Etienne.

Une mère de famille nous écrit pour inviter Annette Bassin à ne plus troubler son ménage.

Il lui faut des hommes mariés à la belle catapultuense. Ce n'est pas gentil Annette, vous avez assez d'airs d'adorateurs.

On accuse même le mari d'avoir acheté ce joli chapeau rose et ce bracelet que vous faites admirer.

Henriette la mignonne dinde de Crémieu connue dans son pays sous le nom de Calocet, continue à amener « sa suite » contre la *Bavarde*.

Cela ne nous empêchera pas de vous signaler à la vindicte publique, vous qui avez ruiné votre premier amant, ce jeune employé de commerce à qui vous avez mangé 30,000 francs, et que vous avez abandonné lorsqu'il ne lui est plus resté un sou.

Allons ancienne ouvrière dévideuse, un peu moins de morgue, vous étiez moins fière sur les banquettes où vous dévidiez la soie de 6 heures du matin à 8 heures du soir.

Vous n'êtes digne que du mépris public.

Que vient donc faire tous les dimanches de 8 heures à 10 heures du soir, une certaine E... de la brasserie X... à Vaise ?

Espère-t-elle y trouver ses hussards ou vient-elle à la quête d'un généreux nabab ?

Quoi qu'il en soit, nous prions cette sois-dante demoiselle d'être un peu plus convenable et de ne pas tant se faire remarquer dans une brasserie sérieuse.

On dirait vraiment qu'il n'y a place que pour elle, avec son air de vouloir tout dompter. C'est un véritable Bidel entrant dans la cage aux lions.

No vous croyez-donc pas si haut placée, chère E... car pour moi, tout au plus je vous considère comme venant seulement aux talons des bottes des clients de ladite brasserie.

Tous les soirs, on peut rencontrer à la Scala Lina et son amie Marie Bouteille. Elles quêtent leur souper quotidien.

Cela ne suffit pas à Lina, elle est cependant l'habituée de maisons interlopes où elle passe ses journées.

Dimanche dernier, nous avons vu cette bonne Adrienne Roux, pleurant à chaudes larmes.

Nous nous sommes renseignés sur les motifs de son désespoir et nous avons appris que son protecteur venait de l'abandonner.

Ah ! le scélérat, ce n'est pas possible qu'on puisse tant faire de peine à une aussi charmante catapultuense.

Consolée-vous Adrienne, il y a encore des nababs en perspective.

Nous ne ferons pas des compliments à la plus petite des Chaillon. Nous lui avons vu au bras un grotesque bracelet.

Nous nous serions cru transportés dans un champ de foire.

C'est peut-être pour attirer ce que vous appelez « les petits brochetons » de votre suite : Edmond, Claudius, Camille ?

Clémentine ne soyez point si colère contre la *Bavarde* qui a indigné votre départ de la brasserie du Fleuve, car elle l'a fait dans votre intérêt.

Nous avons voulu avertir vos nombreux amis et leur épargner la peine d'aller vous chercher inutilement dans le Fleuve.

Si vous voulez bien nous le permettre, si vous voulez, nous causerons un peu plus souvent de vous et nous raconterons quelques-uns de vos secrets, my dear child.

Philo la Chinoise, ex-Philo des Beaux-Arts, dites-nous donc, s'il vous plaît, avec qui vous vous promenez vendredi soir.

Elle est avec votre Dijonnais, ou bien serait-ce votre petit employé de banque, nous serions désireux de le savoir.

Elisa Berangère (brasserie Jourda) se trompe étrangement ; celui qu'elle soupçonne s'occupe d'elle dans la *Bavarde* n'est pas le jeune homme au lognon, mais quelqu'un dont elle ne se doute pas, nous plus qu'Emma.

Un bon conseil : amis, ladite Elisa a laissé de cuisants souvenirs à un jeune homme qu'elle appelle habituellement « le petit ».

Nana Philo, l'illustre Philo retour de Nice, aurait-elle la complaisance de nous dire ce qu'elle est allée faire à la Valbonne, dimanche 14 mai, pendant que son petit protecteur se désolait de rester seul à Lyon ?

Nous l'avons vue, la belle, attendre en vain à la gare le cher ange de son cœur, lequel se moque d'elle sans qu'elle s'en doute. Hélas ! il n'est pas venu la recevoir, le petit, car son papa avait été informé de l'arrivée de la charmante hébée, à laquelle nous donnerons volontiers un conseil, c'est de vouloir bien, lorsqu'elle aura un rendez-vous à donner à un jeune homme, ne pas

le lui envoyer officiellement par le service du ministère des télégraphes, au domicile de ses parents ; car elle a pu voir ce jour-là le désagrément que cela donne.

Philo, veuillez-donc ne plus vous promener avec votre costume bleu étincelant ; car il attire sur vous tous les regards des passants.

Pourquoi surtout trompez-vous journalièrement le charmant jeune homme qui vous en a fait cadeau, vous devriez le remerciez de vous avoir habillée, car la souscription ouverte par la *Bavarde* pour vous acheter un costume noir, n'a pas pu réunir les fonds nécessaires à son achat.

Zozo du Lycée est au désespoir, elle a perdu son cher Popol. Une récompense à celui qui le lui ramènera ; le nom est sur le collier.

Nous prions la cascadeuse Lucie Delorme d'être un peu plus polie lorsqu'elle parle des rédacteurs de la *Bavarde*, ou si non, nous pourrions bien raconter d'elle plusieurs petites histoires qu'elle ne voudrait pas que tout le monde sache.

Belle brune, souvenez-vous de la veillée des asperges !

Capricieuse Joséphine, pourquoi avez-vous abandonné ainsi votre petit Dodore, il était cependant bien complaisant envers vous, lorsqu'il vous apportait des foulards et vous accompagnait en sapin presque sur la place Sathonay, pour les porter à un de vos amants. Vous oubliez donc les deux mois de leçons qu'il a payées au professeur du skating ?

Il avait raison de se plaindre que vous lui laissiez des souvenirs cuisants, lorsque vous aviez la cruauté de le faire coucher sur le tapis, à vos pieds.

Allez, ingrate, Marie Garance ne sera pas comme vous.

Marie-Louise est entrée à la Dauphinoise.

Un conseil, en passant, à cette jeune Hébé : ne vous occupez pas tant de vos collègues, et surtout ne faites pas au patron de la Dauphinoise ce que vous faisiez à celui des Beaux-Arts.

Vous savez bien ce que nous voulons dire ?

La jeune et extravagante Louise de la brasserie Mestivier, surnommée la Planche à Brioches, est parfois dépourvue de raison.

C'est ce que nous avons vu hier, dimanche soir, à onze heures 3/4.

Cette adorable hébée s'est disputée comme une pie borgne et ne s'est pas gênée pour répondre à son interlocuteur d'une manière insolente et grossière. Mais cette belle tourterelle a été en devoir de prendre son sac.

Belle petite, lorsque vous aurez des amoureux auxquels vous tiendrez beaucoup, ne les invitez pas à venir à votre brasserie, car ils vous arrivent des avaros.

On nous dit que vous êtes mariée. Si c'est vrai et que vous fassiez des sottises à votre cher et tendre, ce n'est pas fort.

En tous les cas la belle, merci de la sympathie que vous nous avez témoignée, nous nous rappellerons toujours de la petite chambre de la rue T... .

« Pauvre Joseph ».

Nous l'avons plaint, nous nous plaignons maintenant, car l'heure de la déchéance va sonner, et le cuisinier va se redresser terrible, son grand couteau à la main prêt à égorger celle à qui il avait donné son cœur et qui a si bien su le fouler aux pids.

Vous avez tort Marie Garance de vous tenir ainsi sur vos gardes, Joséphine de la Lanterne est une femme blasée en amour, son cœur d'artichaut s'effeuille à tous les pas.

Elle n'a jamais songé à vous ravir son ex-amant, si toutefois il l'a été, vous pouvez donc, en toute assurance, aller roucouler dans votre palais de la rue Port-du-Temple, sous les hospices de vos Alphonces, car avec ces chers amis vous êtes en parfaite harmonie de moralité.

Donc, paix et tranquillité pour vous, joie et santé pour votre amie : j'aime à croire qu'en femme du monde vous le guéririez de sa plaie encore saignante qui le fait souffrir.

Il paraît que la Marie, de son nom de guerre Camille, qui résidait à la brasserie Mestivier, n'est pas encore placée, puisque nous l'avons vue dimanche dernier en compagnie d'un beau blondin se promener le long de la rue de Lyon.

Ne soyez pas si fière, belle petite, car l'on pourrait vous avouer des choses authentiques et que vous n'aimeriez pas que l'on sache.

Auriez-vous abandonné votre militaire de la Valbonne, que nous vous voyons toujours avec ce blondin ?

S'il le savait — quel coup !

Nous conseillons à l'opulente et extravagante Louise de la brasserie Mestivier, si elle ne veut pas se faire délaisser de ses nombreux clients, et surtout de ses *préférés*, de ne pas ouvrir autant la bouche, car il lui manque des dents.

C'est un conseil d'ami, passez chez le dentiste.

Un bon conseil à Louise Baudry — pas d'Asson : N'allez pas si souvent cours Vitton. La *Bavarde* n'est pas méchante, ne l'obligez pas à parler.

Louise était dimanche à l'Alcazar, mais elle s'est soudainement éclipse à la vue d'un de ses amants.

La belle va aller habiter la Guillotière, elle se rapproche de la Part-Dieu.

Claudia vient d'être mise à la porte de son appartement de la rue Ferrandière. Elle scandalisait tous les habitants de la maison.

On sait que cette femme a des pieds à rendre jalouse Elodie Valois.

Marie Vadrouille de Canodin, qui a séjourné quelques jours à Lyon, a oublié de solder ses nombreux créanciers.

Louise Ollagnier vient d'être mise à la porte de son logement de la rue Lanterne, parce qu'elle amenait trop de monde chez elle et que cela scandalisait les voisins, et ce qui l'ennuie, c'est que personne ne veut lui louer, elle en sera quitte pour aller demander l'hospitalité à son alter ego Joséphine Bernard.

Nous voudrions bien savoir quel est le bel Adonis qui a su toucher le cœur de Bélonie, pour qu'elle fasse de si fréquentes visites à une chambre de la rue Duguesclin, serait-ce ce jeune blond, l'ancien employé d'agent de change de Philo, de la Taverne, car nous le voyons très souvent suivi de la brune Bélonie ; il paraît même qu'on les a vus dimanche matin au parc, en grande discussion au sujet de la *Bavarde* ; elle veut, à l'exemple d'Elodie Valois, percer d'un poignçon, qui ne la quitte pas, le cœur d'un jeune brun (un de ses ex-adorateurs) qu'elle affirme avoir quelques attaches avec notre journal.

Prenez garde, Bélonie, la *Bavarde* a l'œil sur vous.

La charmante Irma du Lycée ferait bien de quitter son taudis de la rue Grôlée.

Antonia D... pourrait-elle nous dire ce qu'elle a fait mercredi dernier avec son amie Berthe au Parc de la Tête-d'Or. Etait-ce pour faire la noce avec ce jeune homme que vous avez rencontré au Chalet ?

Il paraît que Berthe et le jeune homme qui l'accompagnaient ont été au Stand pour tirer... un coup, laissant Antonia toute seule au Chalet.

« Une nouvelle étoile de petite grandeur vient d'apparaître au nombre de nos toutes belles. Cette jeune hébée est Mathilde la blonde, qui vadrouille continuellement. Prenez garde à vous, car nous pourrions vous démasquer

qu'Anna désirait depuis fort longtemps, aussi a-t-on fait un bon festin arrosé de Champagne, amis et amies ont été invités.

Cloco, la hautaine Cloco, devient bien triste depuis qu'elle a quitté la brasserie Lamadon, nous la voyons errer toute mélancolique, le long des quais, et rêveuse, contempler les eaux tourbillonnantes du vieux Rhône; elle fait de nombreuses visites à l'église Saint-Bonaventure; cette illustre pécheresse aurait-elle l'intention de se convertir? Mais d'où lui vient son air morose? Amour ou repentir?

La dame Blanche Gay est revenue de voyage. Elle était partie désespérée avec son Lyon-Loire, mais le couple a trouvé moyen de faire des multiplications qui leur a permis de passer quatre mois dans les délices.

Successivement à Nice, Monaco et Cannes, Blanche a été bien heureuse. Elle revient avec une collection de brillantes toilettes éclipser ses petites amies. Elle va aussi renouveler son mobilier.

Blanche béait la faillite du Lyon-Loire, elle lui profite joliment.

On nous assure, mais nous ne voulons pas le croire, car Blanche est intelligente et spirituelle, que mercredi 17 elle faisait partie de la bande des catins qui accompagnaient les hurleurs.

On l'aurait vue avec la descendante des Valois. Nous attendons un démenti.

Aurélien du Lycée fera bien à l'avenir d'être plus convenable et choisir un peu mieux ses expressions quand elle parle de ses amis, qui, à ce qu'elle dit elle-même, sont tout à sa disposition dans ce moment critique où elle crie, à qui veut l'entendre, que l'argent lui fait défaut.

Nous pourrions lui prédire qu'elle n'arriverait pas, en persévérant dans cette voie, à se procurer le nabab tant désiré.

LUCCIANI.

PESCHÉ MIGNON

Triolites XV^e siècle

A MARIA B***

Elle étoit rose et blonde
Moult il avoit beaux yeux,
Celle vesprée, heureuse
Sous verdure profonde
Il l'emmenait... unis
Ains tourtereaux... raviss
Ils oublièrent le monde,
Et les sentiers fleuris...
Elle étoit rose et blonde.

Elle étoit rose et blonde
Moult il avoit l'œil doux
Et se chéait à genoux,
Serrant sa taille ronde.
Lors, j'ouïs murmurer
Doux vœux... maint baiser
A maint baiser répondre...
Il querroit l'enlauer
Elle étoit pourpre et blonde.

Elle étoit pourpre et blonde
Et pège damoiseau,
Avec gentils isabel,
S'asseient près de l'onde...
Es bosquets méandreaux
Quand Phœbé, tous les deux,
De clarté blanche inonde...
Moult il avoit clairs yeux,
Elle étoit pâle et blonde.

ELIACIN.

AUX LECTEURS

Très sensible aux marques de sympathie de ceux de nos lecteurs et correspondants qui me croyant mort envoient des lettres de regrets à la Rédaction, j'ai le plaisir de leur remercier de leur annoncer que je me porte à merveille.

B. L.

UNE NOUVELLE AGENCE de divorces

Nos demi-mondaines sont dans la désolation. Chaque jour c'est un mariage nouveau qui leur enlève un protecteur, et les plonge dans des embarras financiers très-préjudiciables à leurs intérêts.

En présence d'une situation aussi critique, un certain nombre de nos élégantes ont résolu de fonder une agence de divorces sous la raison sociale : JENNY, MARCOT, TITINE ET C^{ie}.

La Bavarde est heureuse de pouvoir offrir à ses lecteurs le boniment que cette maison d'un nouveau genre vient de faire tirer à 500,000 exemplaires, et répandre dans toutes les classes de la société.

AVIS AUX HOMMES ET AUX FEMMES

LÉGITIMEMENT MARIÉS

Mesdames, Messieurs,
Dieu dans la nature a placé le remède à côté du mal; nos législateurs, dans notre société française, se sont empressés de ne pas suivre l'exemple du créateur. Et nous, nous ne sommes pas à plaindre, car nous sommes en mesure de leur offrir un remède facile à suivre en secret, surtout en voyage, un moyen infailible de soulager leurs fortunes conjugales.

Nous nous proposons de favoriser l'union des sexes en facilitant leur désunion. Notre but n'est point de faire une déloyale concurrence à M. de Foy, mais bien au contraire de compléter cette œuvre en leur offrant l'abri de réclamations toujours ennuyeuses, de protestations souvent gênantes.

Il y a tant de gens qui, le lendemain du jour où ils se sont donné la main, prétendent qu'il y a eu maladresse, erreur ou faux écart.

Le moment nous semble propice et ad-

mirablement choisi pour lancer notre entreprise.

De quel côté qu'on se tourne, le divorce apparaît comme la seule bouée de sauvetage qui reste à l'hymen.

Et si, tirant de l'histoire de la comtesse de Valdrôme, par exemple, la morale qu'il convient d'en déduire; si, tenant compte des aspirations de la foule et des ressources de notre époque nous nous dirigeons froidement : On lui est bien de se marier, mais il est meilleur de se séparer, que ferons-nous?

Un usage a dit; il y a deux beaux jours dans toute liaison avec une femme, le jour où cela commence, et le jour où cela finit.

Donc, vous tous qui avez commencé et qui voulez en finir, nous vous offrons le seul moyen pratique que vous puissiez employer, nous vous offrons la fuite.

Ici point d'espérance; à la frontière le salut, courons à la frontière.

Epoux mal assortis, venez à nous. Nous vous séparons.

Tous les trois mois, la veille des termes, nous organisons un train de divorcés. Véritable train de plaisir.

Nous nous sommes entendus pour cela avec la Compagnie P.-L.-M., qui nous a fait les remises qu'on fait toujours aux gens qui voyagent en troupeaux aux pèlerins assoiffés d'eau de la Salette, aux savants en excursion.

Qui plus est, on nous délivrera des billets de retour, pour deux, ce qui vous permettra de revenir, dans les mêmes conditions de bon marché, les nûtes avec de nouvelles femelles, les femelles avec d'autres mâles.

Nous avons choisi la ligne P.-L.-M. parce qu'elle offre assez de sécurité pour qu'un besoin d'un passe emmener sa belle-mère avec soi; et aussi parce qu'elle conduit dans les pays chauds, dans les pays d'amour et de soleil.

Bien entendu, une fois à l'étranger, nous nous chargeons de tout; frais de naturalisation, actes notariés, dépenses de bénédictions civiles et religieuses, déplacements de dotes, demandes en mariages.

Nous fournissons tous les accessoires, les fleurs d'orange, les mobiliers, les couronnes, les bijoux, les témoins.

Si l'on veut traiter à forfait pour deux, trois ou quatre voyages de ce genre, nous nous engageons à faire les réductions que font tous les négociants en pareil cas, à tenir compte des différences qui existent entre la vente en gros et la vente en détail.

Vous parler de notre discrétion en inutile: notre intérêt en est le sûr garant.

On peut élever, moyennant une prime raisonnable, s'assurer contre les procès.

Nous espérons, mesdames et messieurs, que vous voudrez bien nous honorer de votre confiance.

JENNY MARCOT, TITINE ET C^{ie}

Pour copie qu'en forme, DESCLAUZAS

219, rue de la République, 219

ÉCHOS

DE

LA PROVINCE

Pont-St-Esprit

Régions-loi, bonne petite fille, tu vas avoir des ennuis aujourd'hui ta chronique scandaleuse, tu n'as donc plus rien à s'envier à tes voisines.

Je me suis levé un matin avec la ferme résolution de fouetter le vice, de combattre la prostitution, à quelque degré qu'elle se pratique et de la châtier par la publicité et le fouet du ridicule.

Tout d'abord à cette noble tâche, je ne faiblirai pas, heurteux, belles petites, d'être payé de votre impuissante colère; vos trépidations et vos projets de vengeance ne m'effraieront pas, au contraire, ils me plongeront dans un ravissement que vos charmes seraient impuissants à me procurer.

Je ne me contenterai pas de flageller la femme, je flagellerai aussi l'homme, le lâche, le teneur, l'indompté, l'entrepreneur, l'Alphonse confus, si bien dépeint par la gracieuse et respectable Bavarde. Car il y en a à Pont-St-Esprit, je le connais et je le démasquerai afin de montrer au grand jour ces ignobles faces de propagateurs de la débauche.

Je vais me contenter pour aujourd'hui, de donner une preuve à l'appui de ce que je tiens de formuler; je serai bref, mais, comme je l'espère, ma brièveté sera un sûr gage de coups que je frapperai plus tard et sera, pour le personnage que je vais mettre en scène un premier et dernier avertissement.

Se rappelle-t-il, l'homme au chien noir, la conversation qu'il eut et les offres de service qu'il fit un jour à deux énergumènes nouvellement débarqués d'une contrée au climat équatorial?

Non, peut-être, je vais essayer de rappeler les souvenirs.

Ne se voyant pas se commettre dans les salons de notre conservatoire, ces jeunes gens cherchaient sur nos trottoirs une coquette.

Us ne trouvaient pas ou plutôt leurs recherches n'étaient pas bien sérieuses — car vous n'allez pas croire que ce bipède habillé est inconscient.

Enfin las et désespérant de leur talent de flûte, ils s'adressèrent à une certaine personne qui, moyennant une gracieuse rétribution, se chargea de leur procurer le gibier qu'ils désiraient.

En effet, il tint parole, et à une heure fixée, deux femmes — complètement indigne à cette partie fine — étaient présentes chez lui où devait se passer une scène de haut intérêt; le dirai-je, il leur avait même donné son autel sur lequel devait se célébrer la profane adoration. Enfin à 10 heures du soir, le sabat était terminé et les deux sœurs — car elles le sont — reprécèrent le chemin de la demeure puérile.

Attention, belles petites trotteuses, vous m'êtes connues et tellement connues que désormais je vous ai écartés les deux brunes du Pont, je vais vous surveiller et je vous prédis que mes indiscrétions ne vous procureront pas une inefable joie.

Je vous recommande la prudence et aussi de mériter mon silence par une meilleure conduite.

Quant à toi, pourvoyeur infâme, homme du bas étage, je sais aussi qui tu es.

Si tu veux — homme méprisable — transformer mon magasin en succursale du conservatoire de Pont-St-Esprit, prends une patente afin d'exercer légalement ton métier pour lequel tu montres des aptitudes exceptionnelles.

A bon entendeur salut.

ARGUS LE BOSSU.

Dijon

A NOS CORRESPONDANTS

Nous apprenons que dans diverses correspondances, des personnes très honorables ont été attaquées.

Nous le regrettons profondément.

Il nous est impossible, ne connaissant

pas votre ville de pouvoir apprécier certains mots employés qui peuvent s'appliquer à des personnes et les faire reconnaître.

Nous vous recommandons donc à l'avenir d'éviter toute personnalité masculine et de ne parler exclusivement que des demi-mondaines.

Attaquer le vice et le programme de notre journal, c'est un champ assez vaste pour exercer votre plume.

Nous remercions donc nos nombreux correspondants, en les priant de tenir compte de nos observations.

BENOÎT LOUP.

Enfin ma pauvre Augustine te voilà donc veuve, seulement c'est la suite, car tu as cherché à mettre ton secrétaire d'état-major à l'hôpital, pourtant il t'a sorti de la rue, il a eu le cœur de te payer une chambre, et en ce moment il se agit pour te parler au creux de l'oreille car il va bien mieux pour lui qu'il garde Jeanne; fais attention Augustine que ces choses ne se renouvellent pas, car la Bavarde parlera, et dès à présent elle va s'occuper de toi.

En attendant sa guérison, va trouver Maria, car elle est dans une maison où sous peu tu rentreras, si tu continues à marcher de ce pas.

BENTZ-RAMUR.

Ah! Titine se plaint de ne pas figurer dans la Bavarde! Pauvre enfant! Sois heureuse, une fois dans ta vie!

Lectrices et lecteurs! voulez-vous me permettre pour vous la bien présenter, de la centred de sa mansarde est un véritable petit corps de garde où tous les régiments de la garnison envoient des représentants; il y en a qui parfois sont obligés de monter la faction à la porte, et on dit que les sergents-majors ne montent pas de garde!

Titine est assez mal ajustée; il y a une légère disproportion dans la longueur des jambes et ses yeux noirs ne manquent pas de l'anguer.

Elle se coiffe à la vierge, non pas qu'elle ait des prétentions, à moins qu'elle aussi n'ait jamais conçu par l'opération du Saint-Esprit, mais je crois bien que ce jour-là le St-Esprit s'était déguisé en dragon ou en chasseur pour faire ses farces; il devait avoir une belle paire de moustaches, un grand sabre et des éperons, toujours est-il qu'il mena cavalièrement les choses et que la charge fut bonne.

Maintenant je vais vous narrer une escapade de Titine, escapade qu'elle fit en compagnie d'une de ses intimes que je laisserai de côté aujourd'hui.

Un soir, lassée de battre le pavé des rues de Dijon, elle prit leur vol vers la campagne. On est si bien au grand air. On s'engagea si bien dans les sentiers remplis d'ivresse qu'on perdit presque Dijon de vue et qu'on se trouva aux portes d'un établissement où elles s'en allèrent frapper.

De forts galants cavaliers (sans éperons toutefois), leur offrirent la plus large hospitalité. On se coucha tout bêtement. Mais, mesdames, messieurs, je souffle la bougie, car je serais tenté de commettre des indiscrétions.

Lorsque l'aurore aux doigts de rose eut ouvert les portes de l'Orient, un indiscret plus indiscret que l'aurore, entra ouvrit la porte du sanctuaire et aperçut, au milieu d'un désordre qui n'était pas du tout l'effet de l'art, nos quatre chérubins. N'est-ce pas, belles petites, que l'on dort bien à la campagne.

Qui eût dit cela d'un semblant de femme comme Titine? Et puis, je conseille à son amie de ne plus entreprendre de semblables promenades, ça y peut écouler les bottines!

L'EMOUSTILLER.

La langue me démange de raconter certaine scène de la rue Vannerie, où le héros exécuta avec deux femmes colossales du monde des danses abra-cadabra. Ça n'a rien d'appétissant; cette saturnale tient un peu des mystères de Cybèle, cependant ils sont tous les trois si dignes d'intérêt que je me risquerai peut-être.

L'EMOUSTILLER.

Pauvre Bavarde! tout le monde a donc juré de l'exterminer! Tu te tasses maintenant non seulement en butte aux attaques de nos demi-mondaines, mais les trois grands journaux de notre localité ont trempé leurs plumes dans l'encre pour te maudire et te classer au rang des feuilles pornographiques.

Qu'est-ce que nous vous avons fait, estimable Progrès, et vous, invendable Bien Public? De quel mal nous accusez-vous? Avons-nous un seul instant critiqué vos profondes tirades politiques ou trouble votre lutte perpétuelle qui de depuis plusieurs années et qui menace de ne finir qu'avec la fin du monde!

Nous ne comprenons pas votre malédiction et nous ne croyons pas l'avoir méritée!

Quant à la démocratie bourgeoise nous sommes encore à chercher la signification de cette longue épître dédiée à la Bavarde. L'auteur aurait peut-être obtenu plus de succès, si perché sur une estrade, au milieu d'une de nos places publiques, il eût harangé la foule d'une voix convaincue. Nul doute que cette fin superbe.

« A Joudi, messieurs les étudiants, et si la numéro contient des diffamations contre les journaux :
« Guerre aux vendeurs!
« Guerre aux kiosques!
« A Joudi! »

Il est étonnant que le bon public dijonnais et fait bonifier MM. les étudiants à l'assaut des kiosques et que tous ces infects écrits engendrés par les Alphonse de la presse n'aient disparu dans un immense feu de joie, ne laissant après eux qu'une âcre fumée semblable à celle que laisse après lui certain poison qu'on a mis sur le gril, etc., etc.

Une terrible accident s'est produit au soir des suites fâcheuses à une émoi toute la population de Dijon. Une de nos plus charmantes maitresses a été tuée par la bouche gracieuse (garde maintenant d'un superbe réticent) aux grands yeux noirs et aux cheveux plus blonds que les blés mûrs, a essayé de se suicider en se tirant un coup de revolver dans l'estomac.

Pauvre chatte! la comédie est bien jouée et votre amant a coupé dans la pomme, comme on dit vulgairement, sans s'apercevoir que ce coup de revolver n'avait d'autre but que de percer votre manteau, histoire d'en avoir un neuf.

Mes compliments, charmante Blanche.

UN PIERRROT.

Je suis heureux de pouvoir adresser tous mes remerciements à la personne qui a bien voulu donner ce conseil d'ami à Nana Kilomètre de Dijon.

Cette hébété ne tient donc pas sa parole, car certains soirs on a pu la voir se promener à Dijon; Nana si je puis vous donner un conseil, croyez-moi, restez auprès de vos parents.

Probablement que ce pauvre enfant, n'a pu se remettre au travail comme elle le dit si bien, car lorsque 30 printemps ont sonné il est difficile de quitter cette vie de débauche pour devenir sérieuse.

Nana, pourriez-vous nous faire connaître au moins votre repaire, car nous savons que vous avez dû quitter Dijon. Pauvre ville de

Dijon, il vous est bien d'être de la quitter: Alcazar, Renaissance!

La Bavarde compte de nombreux partisans à Dijon; elle a aussi ses détracteurs, qui se scandalisent de ses révélations et s'en vont répétant que ce journal offense la morale: répète dans la vie privée, porte le trouble dans les ménages, et autres gaites. Les personnes qui tiennent ce langage sont pour la plupart sujettes à caution; il n'y a donc pas lieu de tenir compte de leur sentiment.

Dépendant, il est des gens de bonne foi qui, nous nous permettons de le dire, l'indignent trop facile et un peu naïve.

D'abord, qu'on nous cite les ménages que la Bavarde a déshonorés à Dijon.

Il y a, Dieu merci, dans notre ville, des milliers d'honnêtes femmes et de maris modèles dont la Bavarde ne s'occupe jamais, et pour cause.

Mais en quoi, je vous prie, la morale publique se trouve-t-elle offensée, si je dis que certain jour, j'ai vu la jolie Mme X... se faire pincer la taille dans un coin déshonoré du Parc, par un bel officier? D'abord, je suis allé aux renseignements, et la voix publique m'a appris que le mari de cette dame est un mari d'ordre, vraie tête de loup, qui laisse la pauvre se morfondre nuit et jour.

Alors, qu'est-ce qui est arrivé? Que cette pauvre délaissée a fait le siège en règle d'un amour d'officier qui demeurait à peu près en face de chez elle; qu'elle l'a, sans pitié ni relâche, provoqué par des coiffes andalouses et des baisers non moins andalous.

A la fin, notre officier qui a du sang gaulois dans les veines, est sorti de sa réserve, a marché droit à l'ennemi, l'a attaqué corps à corps à l'arme blanche, et voilà un mari orné d'une coiffure de bonne faiseuse; je vous en donne mon honneur.

Encore une fois, la faute à qui?

A cette pauvre abandonnée? Vous voulez rire, je pense?

Au bel officier? Mais puisqu'il avait été provoqué! En ce qu'il était en cas de légitime défense.

Nous autres bourgeois, qui avons toujours eu notre franc-parler, nous la trouvons bien bonne, celle-là, quand on vient nous parler de morale publique et de vie privée, lorsque nous disons que les faveurs froolées de la grosse M... ne valent pas ce qu'elles coûtent aux riches imbéciles qui elle mène par le nez; que la petite J... a de grands pieds et des paquets de bonnet; et qu'elle ne peut séduire que des jeunes gens galeux et sans expérience.

De tout temps, à Dijon, nous avons ri et nous nous sommes moqués des poseurs, noces, cascadeurs et farceurs des deux sexes. Quand nous cesserons de nous en gaudir, c'est qu'il n'y aura plus de ces bourgeois.

Mais il y a en encore une belle provision, et il y aura encore de beaux jours, pour les bonnes langues.

Marseille

AUX DEMI-MONDAINES MARSEILLAISES

Mesdames! Hum! Hum!

Soyez indulgentes vis-à-vis de votre correspondant car je ne puis relater en deux mots les impressions que vous m'avez produites aux courses de dimanche au Château-Borely.

L devoir que LA BAVARDE m'a confié sera accompli en votre fidèle et consciencieux.

Prenez patience, mesdames, et soyez persuadées que dans ma prochaine correspondance je saurai rendre à César ce qui lui appartient, que je châtierai le vice en fouettant des ivrognesses comme Jeanne la Bouquetière, des décaties comme Henriette la Hollandaise des SANS LE SOU comme Eugénie Poirier et Madeleine Desgobis et des infâmes vadroilles comme Irma la blonde.

(A Joudi prochain mes chères lectrices.)

INVINCIBLE

Lyonnais! Lyonnais!
Oh! les gones sont-ils heureux, mon dieu! Fifi l'oursine se pavane sur la place Bellecour à la recherche de son nabab qui a joué des jantes. Notre belle petite ne pouvait plus vivre sans lui. Si toutefois vous rencontrez une femme qui aille chercher à la messe, à la messe de la poudre aux yeux à tous les passants, donnez-lui un son et un morceau de pain afin qu'elle ait assez de force pour aller rendre possession de son logement à l'astie de Bron.

Anélie la brune est dans une déche des plus complètes, mais elle ne ferait pas mal de laisser les promeneurs tranquilles et ne pas mander 40 sous pour payer son entrée à l'Alcazar comme elle l'a fait la semaine passée. Tenez-vous sur vos gardes car la Bavarde est bonne fille mais ne laisse pas se soulever.

Le diable pouvait donc bien faire Marie la lyonnaise, à ce hideux beuglant de la rue Noailles, assise à 2 heures et demie du matin devant un bock.

Les économies que vous avez faites étaient cassées au grand café du Commerce seraient-elles déjà dissipées?

Pauvre Marie, hier vous étiez hautaine, vous faisiez fi de tout le monde, vous étiez orgueilleuse et fière de ce que vous n'aviez même pas et aujourd'hui... vous dans l'ornière pour la plus vile des raisons.

Donne-moi cette grue-chassière d'église maison Dorée à bas encore pour trouver Louis pour payer son chapeau de paille. Alors, mais vous voulez plaisanter ma belle, quel est donc le loi qui louerait une pareille planche à pain pour ce prix là?

La belle Renée, la fine fleur de la bicherie marseillaise, vient parait-il de louer une petite villa à la Madrague de Montredon. Nous ne doutons pas un seul instant que ce petit bijou soit le rendez-vous de ses plus fidèles adorateurs, mais nous ne pouvons que vous prier de compter sur la plus complète discrétion de la Bavarde, car nous avons pour vous la plus grande estime.

Un moment on je termine ma correspondance je passe sur la Cannebière en face du café du Commerce et qu'entends-je?... Oh! grand Dieu! Un vacarme indescriptible. Je monte dans la maison et je regarde par le trou de la serrure, un spectacle navrant se présentait à mes yeux. Saïda, la directrice de la ménagerie Bidel, qui faisait faire la répétition à ses lionsnes et chameaux.

Son vrai type poissarde, son ballon en avant, le poing sur la hanche gauche, la cravache dans la main droite, beuglant, gesticulant, frappant à tort et à travers pour maintenir ses carnassiers tout cela la faisait ressortir dans toute la splendeur de son art et montrait la science qu'elle possédait depuis si longtemps.

La lutte fut terrible, mais sur un vigoureux moulinet de Saïda avec sa cravache envoya Eugénie P... raler dans un coin de sa cage, Cora bled-dents eut assez de force pour briser deux barreaux de fer et s'échapper sur la place du théâtre en laissant sa mâchoire sur le terribles d'Irma la blonde, dont la gravité des blessures a nécessité l'arrivée immédiate du vétérinaire qui cependant se rétablit.

Tout était fini, le calme le plus absolu régnait dans la baraque, Saïda était victorieuse et demandait à se rafraîchir.

Une pareille représentation ne se reproduira

certainement pas, car Saïda reste seule, ses victimes aiment mieux la cède des champs que de se voir traiter de la sorte. Au revoir.

BRUGIAT MONTE-CARLO. Un mauvais plaisant disait il y a quelques jours que le beuglant de la rue Noailles était le rendez-vous d'un public de famille.

Allons donc farceur! Allez-y le jour ou la nuit, vous vous trouverez souvent vis-à-vis de femmes peut estimables. Les pères de famille connaissent trop le danger auquel ils s'exposent aussi ne méritent-ils pas leur famille en ces lieux.

ALCAZAR. Samedi ont eu lieu les adieux de Fusier devant une salle comble. Les applaudissements les plus chaleureux n'ont pas fait défaut au sympathique artiste que tout le monde regrette, aussi nous le remercions avec nos plus chaudes félicitations et nos meilleurs souhaits des charmanes soirées qu'il nous a procurées.

INVINCIBLE.

Mot carré

De mon premier tu dois suivre l'exemple,
Avec mon second je te dis « Ainsi-soit-il »
La Fontaine un jour rima sur mon troisième,
Mon dernier d'Arabe reçoit l'obscureté.

KAPERDULLABOULE.

Charade

Mon premier est en tout semblable à mon dernier,
En voyant mon entier, sourit le bébé rose.

KAPERDULLABOULE.

Logogriphe

Avec Harpagon mon entier...
Offre plus d'une ressemblance...
En son cœur, si tu veux trouver...
Un département de la France...
Arrache-lui, sans hésiter,
Et son premier, et son dernier.

SCHERZANDON.

Solutions du dernier numéro

De la Bavarde

Solution de l'anagramme: ANTICONSTITUTIONNELLEMENT.

Solution de la charade: FUSIL.

Mot carré:

L E O N

E R G O

O G R E